

VIE AU GRAND AIR

NUMÉRO SPÉCIAL
CONSACRÉ AU

RUGBY



PIERRE LAFITTE & C^{ie}



Aucun Appartement de Paris
n'est trop petit pour contenir une
TABLE-BILLARD BRUNSWICK

permettant de transformer en cinq minutes n'importe quelle

SALLE à MANGER ==
== en **SALLE de BILLARD**

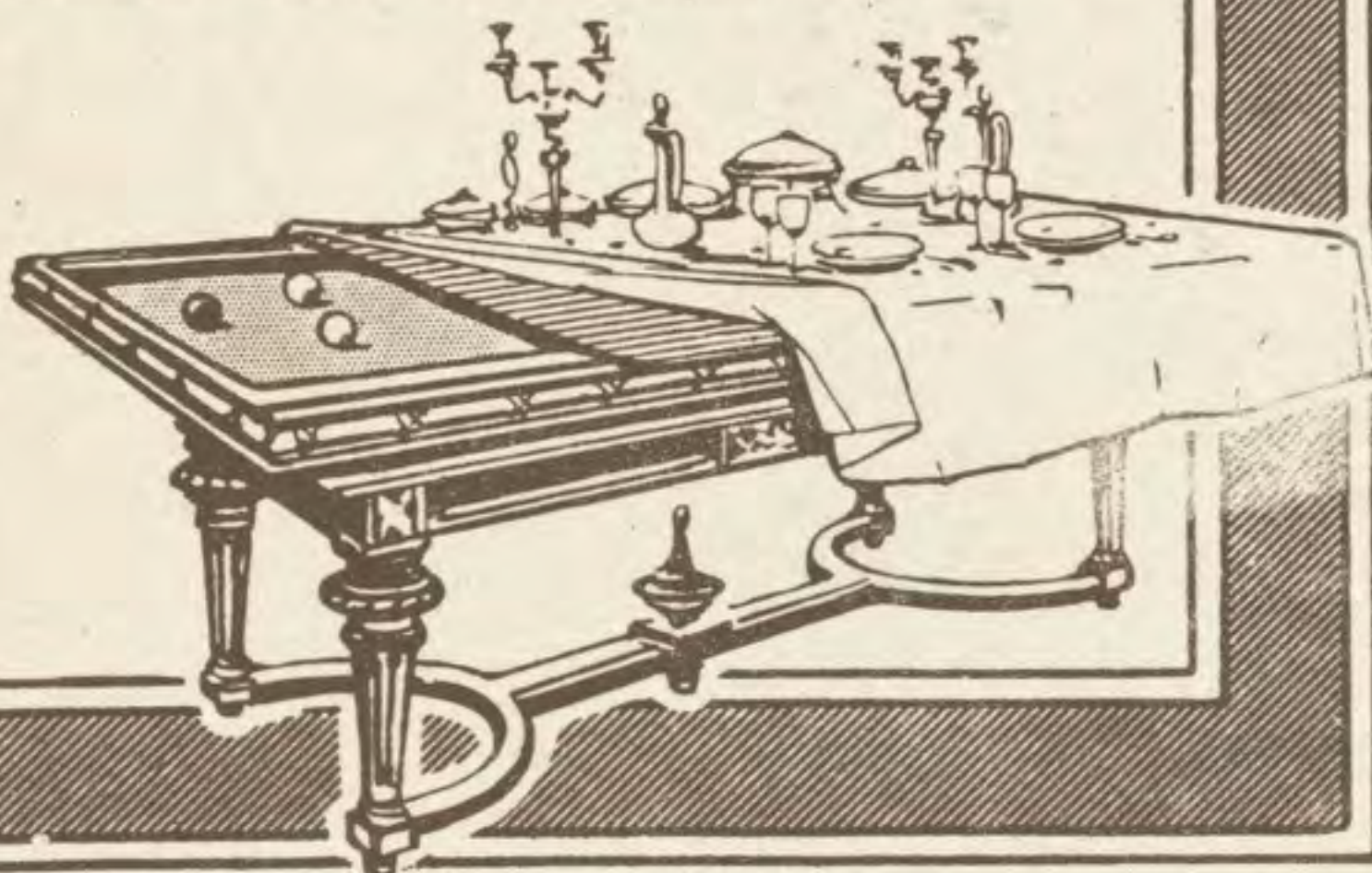
Compagnie

Brunswick Française

2, rue des Italiens

(Grands Boulevards)

PARIS



AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT

10, rue Hautefeuille, Paris (VI*)
Transport de malades et blessés
Paris, Province, Etranger
Voitures modernes, 35 HP, à 8 cylindres
Appareil de suspension
évitant toute secousse.
Téléphone: Gobelins 18-67
(jour et nuit)



DERNIÈRE CRÉATION
PARFUM
"DIXI"

LES GRANDS SUCCÈS DE

Delethrez

Dernière Création

Parfum **LIBELLA**

CORDERIE LELIÈVRE

Paul CLERIOT

80, r. Montmartre

PARIS

AGRÈS de
GYMNASTIQUE

CROQUETS

CORDAGES
CHANVRE

RAMIE, ACIER



& BRETON SUC^r

Tél. : Gut. 25-29

EXERCISEURS

EXTENSEURS

TENNIS

APPAREILS

de

NATATION

**CHAMPAGNE
GALIS-LOSSEAU
REIMS**

ABRACADABRA

Bijou artistique d'un goût délicat, est pour
tous un gage de vie heureuse :
Santé, Bonheur, Fortune.

AVIATEURS, qui escaladez la nue, n'oubliez pas
l'ABRACADABRA

tout-puissant.

AUTOMOBILISTES,
seul l'ABRACADABRA
éloigne la panne et l'accident.

SPORTSMEN

professionnels ou amateurs,
qui allez tenter l'ultime effort
conduisant à la renommée,

portez

ABRACADABRA

L'ABRACADABRA, livré dans un écrin merveilleux d'art
et de sobre décoration, se trouve chez tous les bijoutiers.
DEMANDEZ LA NOTICE ILLUSTRÉE



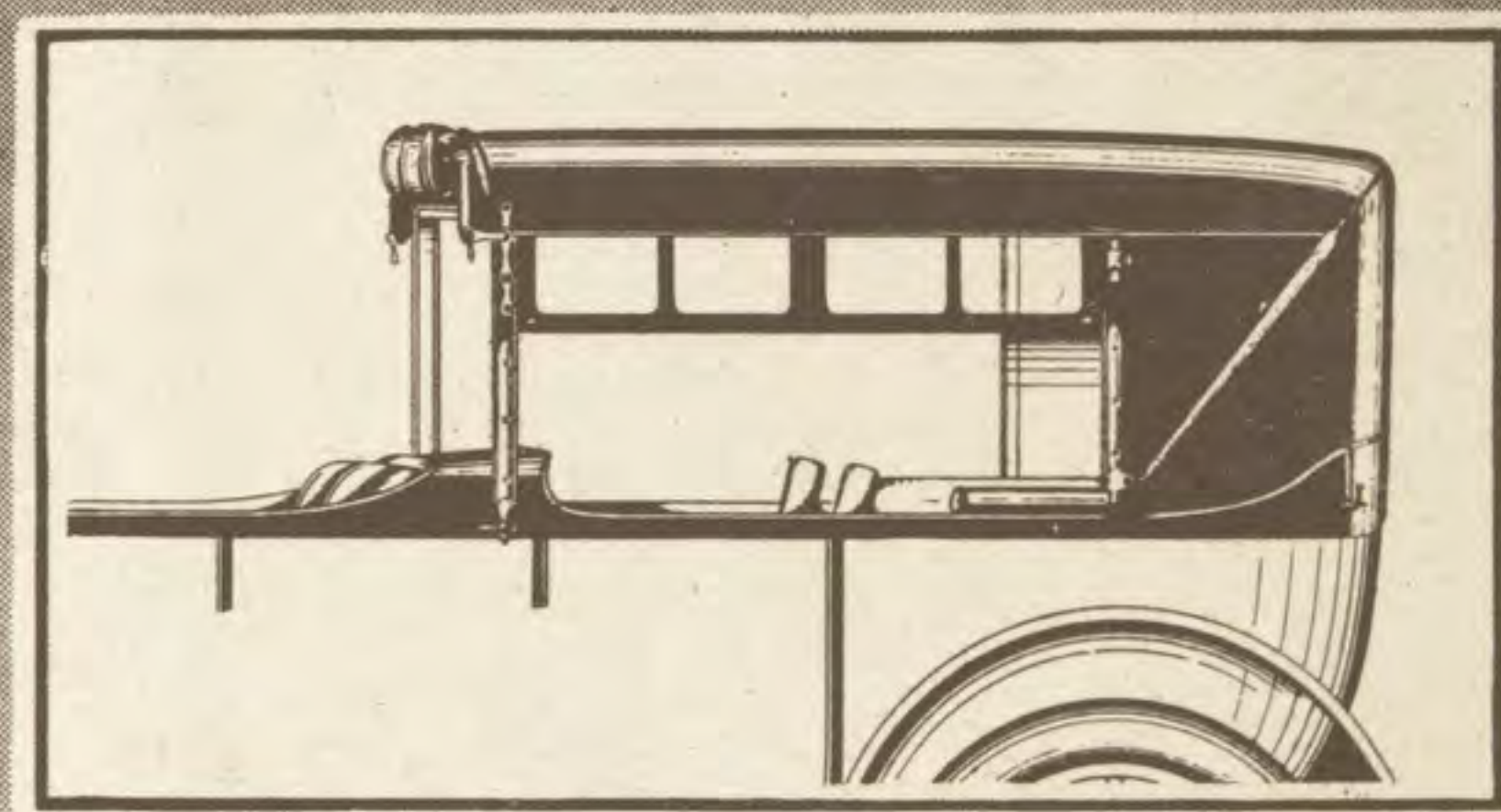
POUR ÊTRE HEUREUX
QUE FAUT-IL ?

UN PEU D'OR
MAXIMA achète
AUTOS DE MARQUE
AYANT AU
MAXIMUM
DEUX ANS DE DATE

BIJOUX. DIAMANTS. PERLES
RECONNAISSANCES

TÉLÉPH. 114-50 1^{er} bis Boul^d. des ITALIENS 2^e ETAGE

LA
CAPOTE **"JANKO"**



RÉSOUT D'UNE FAÇON EFFICACE,
ÉLÉGANTE ET SIMPLE, LE PROBLÈME
RÊVÉ DE LA VOITURE A DEUX FINS C'EST À DIRE LA
VOITURE DÉCOUVERTE POUVANT
SE FERMER HERMÉTIQUEMENT.

LAMPLUGH CARROSSIER

7 Rue Ernest Cognacq LEVALLOIS-PERRET (Seine)

DEMANDER LE CATALOGUE



SOMMAIRE

DE QUEL CLUB VOUDRIEZ-VOUS ÊTRE? (enquête).
LES DÉFAUTS DU RUGBY FRANÇAIS, par **Marcel COMMUNEAU**.
LES QUALITÉS DU RUGBY FRANÇAIS, par **Fernand FORGUES**.
L'ESPRIT DE CLUB, RAISON D'ÊTRE DU RUGBY, par **Louis DEDET**.
LE MATCH FRANCE-ÉCOSSE EN 1911, (double page).
LES BIENFAITS DU RUGBY, par **Jacques DEDET**.
CE QUE VOIENT LES ARBITRES, par **Ch. GONDOUN**.
CE QUE L'ON VOIT DE LA TOUCHE, par **G. VIDI**.
LE MATCH ANGLETERRE CONTRE SUD-AFRIQUE (double page).
LE RUGBY DANS L'ARMÉE par **le lieutenant V...**
COMMENT JE COMPRENDS LE RUGBY, par **LESIEUR**.

LE FOOTBALL SCOLAIRE, par **C. RODENBACH**.
L'ORGANISATION DU RUGBY DANS L'UNIVERSITÉ, par **BERNARD**.
LA CONCEPTION DU JEU D'AVANT, par **Paul MAURIAT**.
LES DIFFÉRENTS PLAQUAGES (double page).
PREMIÈRE DÉFAITE DES CHAMPIONS DE FRANCE.
LE RALLYE AUTOMOBILE DE LA "VIE AU GRAND AIR".
NOTRE RALLYE PARIS-ROUEN, par **Paul MEYAN**.
LE MONT-BLANC EST VAINCU.
LA RÉOUVERTURE D'AUTEUIL.
LE CHAMPIONNAT DE PARIS DE CROSS.
NOTRE CHAMPION, LUTTEUR III, par **René RIONDET**.



DE QUEL CLUB VOUDRIEZ-VOUS ÊTRE?

RÉPONSES DE FERNAND, JULES ET CHARLES FORGUES, G. LANE, J. DEDET, P. FAILLIOT, P. MOUNIC, A. THEURIET, C. DE BEYSSAC, BIOUSSA, CH. BARBIER, CHARPENTIER, A. HUBERT, BOYAU.

De quel club voudriez-vous être? Par cette question, nous avons essayé de faire dévoiler aux meilleurs de nos footballeurs actuels les raisons qu'ils avaient d'aimer leur club ou le désir qu'ils pourraient avoir de le quitter. Les réponses qui nous sont parvenues montrent assez combien est grand l'amour que chacun professe pour sa société. Aucun ne voudrait faire une infidélité aux couleurs qu'il défend, et si quelques-uns citent le nom d'une équipe préférée, c'est après avoir bien spécifié que la leur propre est mise à part. L'idéal souhaité par tous est que le sport et la camaraderie soient les idées directrices de tout club de rugby.

Les frères Forgues voudraient faire partie d'un club dont les membres auraient l'esprit sportif plus que l'esprit de club.

Nous voudrions faire partie d'un club, quel qu'il soit, obscur ou très illustre, mais dont les membres auraient l'esprit sportif, plus que l'esprit de club, et où l'on aimerait le rugby, tout à la fois comme un moyen pour le bénéfice physiologique qu'il procure et comme une fin désintéressée totalement de l'idée de succès.

Dans ce club, il n'y aurait ni cabotins désireux de se faire admirer tous les dimanches, ni jaloux envieux des lauriers de leurs frères d'armes, ni professionnels donnant à penser aux jeunes clubmen que le rugby peut être un métier.

Un tel club n'existe pas en France. Toutefois, il nous serait facile de citer dans notre pays des clubs approchant de cette perfection, mais sans cependant pouvoir l'atteindre.

Les clubs français puissants s'écartent pour la plupart de cet idéalisme quelque peu intransigeant. Leurs imperfections se mesurent à l'écart qui les sépare des qualités que nous avons citées plus haut.

Le club le plus désirable, le plus beau, est celui qui est le plus moral. Très vite, il est aussi le club le plus grand.

FERNAND, JULES ET CHARLES FORGUES,
de l'Aviron Bayonnais.

**« Je ne pourrais pas faire partie d'un autre club que du Racing »,
déclare Gaston Lane.**

Si je ne faisais pas partie du Racing Club de France? Je pourrais spontanément et uniquement vous répondre que je souhaiterais vivement en être, mais sans doute vous désirez de moi une réponse plus détaillée et je m'exécute : je voudrais faire partie d'un club où, en premier lieu, régnerait la plus grande camaraderie entre tous les membres, entre tous les joueurs

d'un même sport et surtout d'une même équipe ; d'un club où l'équipe première de football rugby, c'est-à-dire l'équipe représentative du club serait composée des quinze meilleurs joueurs, tout esprit de coterie, de favoritisme mis à part ; d'un club où l'esprit sportif dominerait tout autre idée, et j'entends, par esprit sportif, celui qui vous fait accepter la défaite avec tristesse, mais quand même avec le geste, en beaux joueurs prêts à serrer les mains du vainqueur sans chercher ni à s'excuser, ni à discréditer son rival. Je voudrais que l'équipe de mon club fût dirigée par d'anciens joueurs aussi sympathiques que compétents, qu'elle fût suivie et encouragée par un groupe de supporters en qui mes camarades et moi aurions toute confiance, pour qui nous donnerions toute notre énergie, tout notre cœur pour forcer la victoire à seule fin de les voir heureux et fiers de leurs « poulains ». Je voudrais, enfin, faire partie d'un club qui fût respecté de tous pour ses grandes victoires et ses exploits passés, présents et futurs.

Mais, me direz-vous, ce club existe-t-il ou est-il à créer ? Mais oui, ce club existe et c'est... le mien, c'est mon vieux club, de qui je défends les couleurs depuis plus de dix ans sans avoir jamais pensé à en porter d'autres, c'est mon cher club, c'est le Racing Club de France.

GASTON LANE,
du Racing Club de France.

« Du Stade Bordelais », déclare Jacques Dedet.

Dirais-je que la question est délicate ?

Je voudrais être d'un club formé d'étudiants, et uniquement. Il y aurait une équipe de médecins, elle serait connue et appréciée de tous les professeurs, elle jouerait contre les « Carabins » de Londres.

Vous ne trouvez pas que c'est un joli rêve ?

Parlons de choses réalisables ; si je devais changer de club, je serais heureux d'aller au Stade Bordelais Université Club. Les raisons : je trouve que l'on y fait du bon football, et j'y connais des joueurs qui me sont sympathiques.

JACQUES DEDET,
du Stade Français.

« Du Stade Lorrain », répond Pierre Failliot.

De quel club je voudrais faire partie si je quittais le Racing ?

Mais d'un club humble, composé de bons camarades travaillant pour l'amour du sport et pour eux-mêmes : d'un club où les joueurs non seulement ne sont pas payés, mais, au contraire, y sont de leur poche à chaque déplacement et à chaque réunion organisée par eux ; où les dirigeants sont des amis et non des hommes d'affaires, et prêchent par l'exemple de leur dévouement, où la question « médailles » n'est qu'un accessoire ; d'un club où les jeunes sont guidés fraternellement par les vieux, où tous les sports sans exception sont pratiqués, y compris la nage et le rowing. Et ce club, composé peut-être d'une douzaine d'audacieux, s'est tellement remué, dans un pays cependant réfractaire aux sports, que la municipalité s'est émue, que la population se laisse toucher, que tous les étudiants se lèvent en foule pour suivre les précurseurs, si bien que, d'ici peu, cette société qui vivait et dont cependant chaque membre était presque un champion, deviendra un des clubs les plus puissants de France et lancera sur nos pistes et nos terrains de football des athlètes bâtis sur le modèle de ceux que nous avons déjà admirés maintes fois, lorsque le Stade Lorrain, de Nancy, disputait une épreuve.

Mais, est-il besoin d'ajouter que ce rêve de faire partie de ce club est depuis longtemps une réalité et que, sans quitter mon bon vieux Racing, je suis déjà inscrit depuis trois ans au Stade Lorrain ?

PIERRE FAILLIOT,
du Racing Club de France.

« La destinée a fait de moi un enfant de Toulouse, je dois défendre les couleurs rouges du Stade Toulousain », dit Mounic.

Je ne sais si vous avez créé un embarras pareil au mien à tous ceux à qui vous avez posé votre question ; mais, pour moi, plus je la retourne, plus je me sens incapable d'y répondre.

Je ne suis plus à l'âge sportif où l'on peut faire des infidélités à ses amis et, jusqu'ici, jamais je n'ai envisagé la possibilité de faire partie d'une société autre que le Stade Toulousain. C'est dans ce club que j'ai vu pour la première fois de ma vie un ballon ovale, c'est en regardant, vers 1907, jouer les « diables rouges », en admirant surtout une étoile d'alors, le trois-quart aile Borie, que m'est venu tout mon enthousiasme pour le football. Depuis, j'ai vécu toutes les heures douloureuses du Stade, j'ai partagé tous ses triomphes, aussi je n'ai compris toute ma

vie sportive qu'intimement liée à lui. Parce que je sais qu'il en est beaucoup d'autres en France qui sentent comme moi, j'admire sans réserve, le Bordelais qui reste un défenseur inébranlable du Stade ou du Bec, le Bayonnais fier d'appartenir à l'Aviron, le Tarbais qui lutte, plein d'espoir, dans la montée au faite suprême du Stadoceste.

La vie a fait de moi un enfant adoptif de Toulouse, j'ai défendu les couleurs rouges de toutes mes forces ; c'est avec le même cœur que je me serais battu pour Tarbes ou Bayonne si la destinée l'avait voulu.

P. MOUNIC,
du Stade Toulousain.

« Si je n'étais pas du S. C. U. F., c'est au S. C. U. F. que je voudrais appartenir », dit Theuriet.

Quand, il y a bien des années, j'ai demandé mon admission au Sporting Club Universitaire de France, j'aurais la vaillance de ce club, composé seulement de quelques camarades, qui luttèrent avec acharnement pour le triomphe de leurs couleurs.

Aujourd'hui, les camarades sont plus nombreux, mais la vaillance est toujours la même ; et je regretterais si vivement de ne pas faire partie de mon club, que la vérité m'oblige à vous répondre : « Si je n'étais pas membre du S. C. U. F., c'est au S. C. U. F. que je voudrais appartenir. »

A. THEURIET,
du Sporting Club Universitaire de France.

« Du Racing », répond de Beyssac.

De quel club voudriez-vous faire partie si vous n'apparteniez pas

déjà au vôtre ? Question bien délicate, que vous me posez et à laquelle il m'est bien difficile de répondre. Je n'ai jamais joué en France que dans un club, le « Stade Bordelais » et en Angleterre au « Rosslyn Park R. F. C. » Si j'étais obligé de quitter le Stade pour une cause quelconque, je chercherais dans les clubs français celui qui se rapprocherait le plus du mien, celui où je rencontrerais le plus de camaraderie et aussi le plus de confort ; et puisque je dois en désigner un, je crois que je donnerais mon adhésion au Racing Club de France où je compte déjà pas mal d'amis.

JACQUES CONILH DE BEYSSAC,
du Stade Bordelais.

Le Sporting Club Universitaire de France a, après le Stade Toulousain, les préférences de Bioussa.

Nous jouons au football pour notre bon plaisir, mais aussi avec le secret espoir de devenir champions de notre Comité, et peut-être plus tard champions de France.

Or, pour arriver à ce résultat, il faut être membre d'un grand club, ayant déjà des titres de gloire dans cette branche de sport. De plus, il faut qu'il règne entre les joueurs des

différentes équipes de cette société des liens de camaraderie et de solidarité tels que, sur le terrain, ils jouent un pour tous, avec l'amour de leur club et un ardent désir de vaincre.

Le Stade Toulousain a l'heureux bonheur de réaliser ces conditions depuis quelques années seulement. Avec lui, j'ai joué contre presque toutes les grandes équipes françaises, et je crois que le Sporting Club Universitaire de France possède ces qualités à un degré assez élevé. C'est pour cela, qu'après mon club, il rallie toutes mes préférences. Et puis, ne représente-t-il pas la petite Province dans le grand Paris ?

BIOUSSA,
du Stade Toulousain.

Charles Barbier accorderait ses préférences au Sporting Club Universitaire de France.

Du fait que je ne connais pas, ou très peu, les équipes de province et celles des séries inférieures de Paris, la question que vous me posez se trouve singulièrement limitée. J'aurai à me prononcer entre le Racing, le Stade et le S. C. U. F. Sans hésiter, je choisis le dernier. Avec des ressources modestes, il a su égaler les meilleurs et même en triompher. J'attribue, en grande partie, ses succès à la camaraderie qui semble régner dans ses rangs et sans quoi il n'est pas, à mon avis, de grande équipe. Cette année encore, sous l'habile direction de Theuriet, je n'aurais pas été étonné de le voir, quoique disposant d'athlètes moins doués que certains de ses rivaux, en tête du championnat de Paris.

C'est là l'impression que m'ont laissée les quelques matches que j'ai joués contre les Scufistes. Je puis me tromper, je ne le leur souhaite pas.

CH. BARBIER,
du Sporting Club de Vaugirard.



L'ÉQUIPE DE FRANCE DE 1914

De gauche à droite, en haut : Legrain, Arnal, André, Pierrot, de Beyssac, F. Forgues, Lavaud, Sebedio, Poeydebasque, Lubin, Faure. — En bas : Larribau, La-serre, Bioussa, Lacoste.



LE MATCH FRANCE-IRLANDE, 1914

Le 1^{er} janvier de cette année taillit être une journée de victoire pour le rugby français. En effet, nos hommes, qui se mesuraient contre la redoutable équipe d'Irlande, s'assurèrent l'avantage pendant plus de la moitié de la partie, mais ils se laissèrent reprendre leur avance et, finalement, les Irlandais gagnaient par 8 points à 6.

Gilbert Charpentier, ancien capitaine du Stade Français, rêve d'un club idéal.

Si je n'étais pas du Stade Français, je voudrais être du club idéal, dont tous les membres auraient la même éducation, la même mentalité, le même esprit, le même amour des couleurs de leur club. La plus grande camaraderie, le plus parfait accord y règneraient; le sport y serait pratiqué pour lui-même et l'honneur du club passerait *toujours* avant l'intérêt de chacun.

J'ai trouvé tout cela au Stade Français pendant de longues années, des années de victoire... Quand un club vous a procuré une pareille joie, on en garde les couleurs pour les soutenir et les défendre... quoi qu'il arrive.

A. CHARPENTIER,
du Stade Français.

« Lutter sans grande gloire pour un club modeste, voilà l'idéal, » dit Hubert, de l'A. S. F.

Etre d'un club modeste, dont le seul but est de faire du sport entre jeunes gens; se sentir uni à ses camarades par des liens de jour en jour plus solides, par une amitié de match en match plus franche et dépourvue d'artifice; combattre pour ses camarades et sentir qu'ils

bataillent pour vous pour la seule gloire et pour l'honneur, suivre dans ses victoires et dans ses défaites son équipe, quelque mésaventure qu'il lui arrive, tel doit être le club dont on doit rêver d'être quand on aime le rugby pour lui-même. La satisfaction que l'on éprouve à jouer sous les couleurs que l'on a choisies, et qu'on ne changerait pour rien au monde, est supérieure, même si votre club est de ressources modestes et de notoriété moyenne, aux avantages que l'on pourrait retirer d'une participation possible à des clubs fameux, et plus que le vôtre célèbres. Le mérite des petits clubs qui luttent sans gloire vaudrait que chacun désirât en faire partie. Il n'en est point toujours ainsi.

HUBERT,
de l'Association Sportive Française.

« Je voudrais être du club qui ressemblerait le plus au Stade Bordelais, » dit Boyau.

Si je n'étais pas du Stade Bordelais Université Club, je voudrais en être, et si j'étais obligé de quitter Bordeaux et par conséquent ma société actuelle, je chercherais parmi les autres clubs français celui qui ressemble le plus au S. B. U. C.

BOYAU,
du Stade Bordelais.



UN COUP DE PIED DE COMMUNEAU

Marcel Communeau fut pendant six ans capitaine de l'équipe de France; c'est lui qui commandait le quinze national le jour de notre victoire contre l'Écosse, à Colombes. Il possédait un jeu remarquablement brillant et correct.

LES DÉFAUTS FRANÇAIS EN RUGBY

PAR MARCEL COMMUNEAU

Ex-Capitaine de l'équipe de France.

IL est difficile de traiter ce sujet, pour un ancien joueur. Voici cependant mon avis.

Les défauts français en rugby peuvent se ranger en quatre classes :

1° Individualisme irraisonné.

2° Inégale répartition des efforts.

3° Incompréhension de la contre-attaque.

4° Trop grand nombre de solutions correspondant à un même problème tactique.

1° Individualisme irraisonné. — Certains disent : « Les Français sont trop personnels, les Français jouent chacun pour leur club, les Français jouent pour la galerie ! » Non, les internationaux n'ont pas, j'espère, cette mesquinerie d'idées (bien que j'en aie souvent vu jouer pour la sélection suivante). Ce qu'ont nos joueurs, c'est une personnalité irraisonnée et quelquefois déplacée. D'abord en offensive. Si l'on joue loin des buts adverses, un homme qui a fait deux ouvertures, ayant fourni un effort, ne doit pas espérer aller à l'essai seul, il doit à ce moment cesser d'être personnel et se remettre sur un de ses camarades pour achever le travail commencé. Au contraire, près des lignes de but adverses, il est enrageant de voir le ballon voler de mains en mains quand un effort personnel suffit souvent à briser la défense et à amener l'essai.

En France, nous constatons souvent que l'on fait exactement le contraire de ce qui est à faire.

En défensive, si le terrain est dégagé, il faut accorder confiance à l'homme qui va recevoir le ballon ou au coureur et ne pas se bousculer à deux comme le font trop souvent nos joueurs. Au contraire sur un dribbling près des buts, sur une charge serrée, les avants doivent faire bloc, et tous ensemble briser l'attaque adverse et l'arrêter. Nous voyons donc, dans un cas, confiance absolue dans son partenaire; dans l'autre, abstraction complète de personnalité pour arriver au même but. J'espère que ces deux exemples typiques, pris parmi beaucoup d'autres, feront comprendre le sens que j'attache aux mots « individualisme déplacé et irraisonné ».

2° Inégale répartition des efforts. — « Ces avants traînent ! allez les avants ! » hurlent des trois-quarts qui, les mains dans leurs poches, ont oublié, lorsque le vent était propice, de les reposer par de longs coups de pied en touche et sont tout étonnés de les voir souffler quand ils ont le vent en plein visage.

— Ces trois-quarts sont d'une maladresse ! et cet ailier rate les plus belles occasions ! » s'exclame un demi de mêlée qui vient de vanner une aile par des sprints infructueux sur des coups de pied de déplacement mal à propos.

— C'est bien la peine de leur donner le ballon ! » reprochent des avants à leurs lignes arrières, que la mollesse des premiers a obligées à briser vingt fois une attaque adverse due à un avantage en mêlée et qui, fatigués, ratent tout. Voilà ce que l'on entend trop souvent sur nos terrains, et il faut qu'en rentrant au vestiaire, chacun ait

le sentiment d'avoir eu part égale dans le travail général et s'efforce toujours de se rendre compte de l'effort fourni et à fournir par ses partenaires.

3° Incompréhension de la contre-attaque. — Un pauvre avant ou un léger trois-quart revenu de loin arrête ou intercepte une passe de la ligne adverse traversée de ce fait. Il est seul avec l'arrière de son camp. Il donne un grand coup de pied en touche et le public applaudit. Le public a tort ; s'il avait fait quatre mètres et avait passé à l'arrière chargeant à toute vitesse, ce dernier regagnait le groupe des avants et une contre-attaque lancée par un homme frais avait la plus grande chance d'aboutir, pendant ce temps, l'homme fatigué restait en arrière et tenait la place de celui parti à l'attaque en avant. Que d'essais avons-nous vu ainsi contre nous et qui partaient de chez l'adversaire au moment même où nous croyions marquer. Nous l'avons vu, mais nous ne l'avons pas compris, car nous jouons la défensive ou l'offensive, mais nous ne pensons pas que l'offensive par des hommes frais doublant les défenseurs est souvent le plus sûr chemin de la victoire.

4° Trop grand nombre de solutions correspondant à un même problème tactique. — Nous sommes trop bons joueurs de rugby. Etant donnée la position de l'adversaire sur le terrain, chacun a sa solution particulière pour arriver à l'essai. L'un fait un dribbling, l'autre continue par une passe courte, le troisième par un petit déplacement, le quatrième ne sait plus où se fourrer et rate le ballon. Si au contraire tout le monde avait eu la même pensée, quelle que soit la solution adoptée, tous les efforts se seraient coordonnés pour arriver à un résultat efficace.

Les Anglo-Saxons ont actuellement l'avantage sur nous, car ils ne conçoivent pas le rugby, ils l'apprennent et l'appliquent. Problème tant, solution tant. Ce qui est pour nous un défaut, deviendra une qualité quand nos joueurs auront tous le même degré de résolution. Alors, l'attaque sera aussi variée, aussi imprévue, mais plus efficace, mieux suivie et nos adversaires ne comprendront plus rien. (Les Bayonnais sont un exemple de ce que j'affirme.)

Quels sont les moyens de corriger ces défauts ? Ils sont simples. D'abord grande homogénéité de tempérament dans les équipes sélectionnées.

Ensuite faire bien attention à ce que l'on fait, le raisonner vite et avoir grande confiance en ses partenaires. Enfin, par-dessus tout, grande obéissance au capitaine, auquel je voudrais voir des pouvoirs plus étendus, en lui donnant une plus grande responsabilité. De cette façon, celui qui doit être le grand responsable de l'équipe aurait en main un instrument souple, obéissant et pourrait facilement, à lui seul, corriger tous les défauts français.

Je me suis placé dans ces quelques lignes au point de vue technique. Il y aurait peut-être encore beaucoup à dire au point de vue moral, physique et sentimental. Mais j'espère et je suis sûr qu'au point de vue patriotique, on n'aura jamais à reprocher à l'équipe nationale de ne pas jouer pour la plus grande gloire de la France.

MARCEL COMMUNEAU.



MARCEL COMMUNEAU

Le fameux avant, joua pendant huit ans dans l'équipe première du Stade français.



LA FINALE DU CHAMPIONNAT DE RUGBY 1913

Les Parisiens purent admirer à Colombes, en avril 1913, la redoutable équipe de l'Aviron Bayonnais, quand elle battit le Sporting Club Universitaire de France dans la finale du championnat de France de rugby, par 31 points à 8.

LES QUALITÉS DU RUGBY FRANÇAIS

PAR FERNAND FORGUES

Capitaine de l'équipe de France

CERTES, à voir avec quelle rapidité le football rugby a trouvé des adeptes, il faut croire que ce jeu va bien à l'âme française.

Aux yeux des étrangers, nous passons aisément pour « batailleurs, querelleurs et agités », et c'est là réputation très souvent méritée. Le football rugby a tout de suite plu par son caractère de bataille. On n'y a pas vu, de prime abord, un sport complet, et un jeu au plus haut point captivant, par ses qualités esthétiques et morales.

Si le football rugby vit en France d'une vie aussi intense, c'est qu'il a trouvé chez nous des prosélytes tout préparés par leur constitution physique et par leur énergie morale.

Aux premières heures, le Français n'a pas apporté au rugby les notions de discipline et d'impersonnalité qu'il s'efforce maintenant de mettre en pratique pour les avoir apprises des joueurs anglo-saxons. Il a, pendant de longues années, joué avec la « furia » de ses ancêtres, avec la belle et folle assurance des preux du moyen âge, qui voyaient bien le danger et ne craignaient pas d'y courir.

Le premier travail du rugbyman français a été d'assagir cette impétuosité, qui fait la dominante de nos aptitudes au rugby. Il a fallu amener cette vertu innée à s'employer dans un effort commun, et les années ont passé sans que ce but puisse être atteint pleinement. De nos jours, cet élan se manifeste dans toutes nos bonnes équipes, et se révèle nettement dans les matches internationaux avec les défauts qu'il comporte. En effet, si pendant quelques minutes il réussit à paralyser l'adversaire, en s'employant à profusion, il ne tarde pas à céder bientôt devant le jeu des footballeurs du Royaume-Uni, opposant l'action régulière et commune à notre « élan dans l'hétérogénéité », qui n'est bientôt plus que de l'agitation désordonnée.

Et cependant, la souplesse, la force, la résistance, ne manquent pas au rugbyman français. L'esprit d'initiative est loin de lui faire défaut; nous croyons même qu'il surpasse à ce point de vue les joueurs irlandais, écossais et anglais. Son instantanéité de jugement le place à bien des points de vue au même rang que le Gallois mûr, toujours en éveil pour mettre son adversaire dans ses filets.

Peut-être est-ce encore, selon nous, la grande expérience des terrains de rugby qui lui manque le plus.

Les joueurs français réussissent vite en rugby, précisément à cause de la richesse de leurs qualités physiques qui s'imposent. Mais beaucoup d'entre eux ne font qu'une brève apparition. Le plus souvent, ils n'ont eu que le temps de jouer « intuitivement », faisant bonnes et mauvaises parties sans jamais avoir pu péné-

trer l'exacte cause de leurs exploits ou de leurs maladroites. A qui est doué, trois ou quatre ans sont nécessaires pour devenir un footballeur seulement honnête. Il faut consacrer une dizaine d'années à parcourir les « grounds » pour faire un rugbyman qui soit à la fois praticien et théoricien. Et c'est avec de tels joueurs que le rugby français progressera. Eux seuls sont capables de faire connaître aux jeunes recrues, sur les terrains d'entraînement, les meilleurs principes de telle ou telle manière. Nos rugbymen ont ainsi, dès leurs débuts, des éducateurs qui leur indiquent leur voie sans tâtonnements. La besogne initiale leur est beaucoup plus aisée, et leur perfectionnement beaucoup plus rapide.

En rugby, comme en art ou en science, il y a des principes; c'est dans ces principes qu'il faut d'abord développer les qualités physiques du jeune rugbyman, tout en lui apprenant à discerner le pourquoi de chacun de ses gestes. Il pourra ensuite, muni de ces éléments acquis à bonne école, employer ses aptitudes naturelles dans un style plus original.

Il est notoire que trop de footballeurs, appartenant même à de grands clubs, n'ont qu'une conception très obscure du jeu qu'ils pratiquent, parce que leur éducation théorique et pratique est insuffisante. Ayons confiance, nous ne manquons pas de qualités physiques et morales pour le rugby. Toutes les équipes inférieures regorgent d'énergies qui veulent se manifester sur les grounds.

Elles ne demandent qu'à être dirigées par les vieux rugbymen encore sur la brèche.

L'avenir du rugby français nous paraît dépendre au plus haut point de l'ardeur apostolique de nos bons joueurs, qui par la plume, la parole, et mieux encore par le geste, peuvent laisser une solide empreinte dans la « manière » de leurs successeurs, capables à leur tour d'enrichir très rapidement l'héritage de leurs aînés par des conceptions personnelles.

Dans ce travail, l'esprit français alerte et réfléchi peut compter sur ses belles facultés d'assimilation. Les progrès doivent venir vite, et le rugby français, jeune encore, ne peut tarder cependant de devenir l'égal des rugbys anglais, gallois, écossais, irlandais, qui dominent le nôtre, surtout par leur caractère de coutume de jeu enracinée dans l'âme de tout un peuple.

Si nous voulons arracher à nos rivaux autre chose qu'une victoire sans lendemain, il nous faut les imiter.

Il faut que notre pays ait mieux à leur opposer qu'un assemblage de formules régionales et sache trouver une formule de jeu nationale: « la manière française ».

FERNAND FORGUES.



FERNAND FORGUES

Le fameux capitaine de l'Aviron Bayonnais est actuellement capitaine de l'équipe de France.



LANE
Le capitaine du Racing commanda plusieurs fois l'équipe de France.

DUVAL
Capitaine du Stade en 1911 et 1912; il fut capitaine de l'équipe de France en 1911.

J. DEDET
Jacques Dedet fut capitaine de l'équipe de France contre l'Ecosse en 1912.

LEUVIELLE
Leuvielle fut capitaine de l'équipe de France en 1913 contre l'Angleterre.

BOYAU
Boyau fut capitaine de l'équipe de France en 1913 contre l'Irlande.

L'ESPRIT DE CLUB, RAISON D'ÊTRE DU RUGBY

PAR LOUIS DEDET

Ceux qui voient se presser autour de nos pelouses actuelles une foule vibrante de trente-cinq mille personnes, passionnées, fidèles et rien moins que profanes, ne peuvent, même avec le plus grand effort, s'imaginer les déserts où s'agitèrent nos premiers enthousiasmes et se fit notre apprentissage.

Mais ce qui est plus étonnant encore que la conquête du public, c'est la prise de possession du jeu lui-même par l'armée de footballeurs répandue dans la France entière. Ceux d'aujourd'hui ne pourront jamais, fussent-ils d'une verve imaginative toute méridionale, réaliser de façon adéquate les premiers pas, les premiers gestes ni par conséquent les progrès accomplis.

Que des critiques à courte vue — ou à court de copie — se lamentent de nos défaites internationales et clament leur désespoir. Qu'ils déclarent toute chance perdue de jamais nous voir sur un pied d'égalité avec nos rivaux d'outre-Manche; qu'ils demandent qu'on abandonne toute lutte, cela prouve seulement qu'ils sont nés d'hier, ou qu'ils ont la plus déplorable des mémoires.

Car, voyez-vous, pour en arriver où nous sommes (et personne mieux que moi ne mesure toute la longueur du chemin encore à parcourir), il nous a fallu, étape par étape, retrouver, réinventer le rugby. Ne croyez pas que quelqu'un soit venu apporter parmi nous, un beau jour, la bonne parole, codifiée avec précision dans un enseignement méthodique. Joueurs de la génération actuelle, à qui les anciens déversent, aidés de professionnels grassement payés, les conseils les plus minutieux et les exemples les plus démonstratifs, ne croyez pas que nous ayons eu, nous aussi, nos maîtres, venus juste à point pour nous révéler les beautés du jeu et nous assouplir à ses finesses. Le premier grand maître du rugby en France, M. Heywood, fut (*horresco referens*) un joueur d'association! Nous devinâmes, comme nous pouvions le faire, d'après les livres, d'après les comptes rendus de journaux anglais, l'essentiel de la tactique. Et l'on peut citer les inventeurs, presque les dates d'invention, des différents coups — aujourd'hui de pratique courante, — comme on signale les divers perfectionnements de la machine à vapeur ou du télégraphe. Les frères Candamo, du Racing, introduisirent le *passer-ballon*, décrié d'abord comme une lâcheté et un abandon. Giroux, du Stade, découvrit un beau jour le charme reposant et l'utilité du coup de pied en touche. Moi-même, j'ai appris par une giflette retentissante qu'il valait mieux arrêter bas. Nous découvrîmes aussi, comme des régions inconnues, mystérieuses et suaves dans leur nouveauté, la mêlée, l'art de talonner et l'utilité de marquer les adversaires à la touche. Chaque progrès fut une vraie conquête et due nommément à l'un ou à l'autre des quelque quarante joueurs qui deux fois par semaine, s'ébattaient pêle-mêle, toujours les mêmes, sur une pelouse exigüe du Bois de Boulogne.

Il fallut les premières rencontres internationales pour nous faciliter la tâche d'apprendre. Mais, là encore, nos maîtres ne furent pas tout de suite de premier choix. D'ailleurs, même un « Manningham », qui, dès 1893, nous donnait une vraie démonstration du jeu le plus beau, le plus typique, avait en nous des élèves trop neufs pour profiter d'une telle

maîtrise. Nos voisins les Anglais apprennent à jouer dès le berceau. Fils de footballeurs, ils entendent et voient en « footballers » dès qu'ils peuvent comprendre et distinguer. Les conversations autour d'eux sont plus souvent de rugby que de littérature, de Poulton ou de Bancroft que de Shakespeare, de Keats ou de Shelley. Nous, nous n'avions pas encore la *Vie au Grand Air* et ses savantes chroniques! Le monde ne parlait qu'assez peu de nos exploits, et nos préoccupations correspondaient mal à celles de la majorité de nos contemporains. Joignez à cela le petit nombre des pratiquants, le choix très restreint d'athlètes. Vraiment, il est inconcevable et miraculeux que nous ayons si vite conquis le pays français, quand on songe à l'exiguïté de nos moyens d'action initiale. Et l'on est bien mal fondé, se souvenant d'hier, à ne pas mettre tout espoir en demain.

D'autant que l'évolution du jeu et de la tactique s'est faite entièrement dans le sens de nos qualités françaises individuelles. Nos maîtres de 1892 et 1893 eux-mêmes avaient beaucoup à apprendre. Ceux de cette époque qui se souviennent des Bieber et des Todd, géants au jeu effectif et lent, se peuvent rendre compte que le jeu d'aujourd'hui ressemble à celui d'alors comme le sautillerment aisé d'une gazelle ressemble à la puissante, mais lourde, démarche d'un ours polaire!

Peut-être même est-on allé trop loin dans le sens de la rapidité un peu désordonnée et aventureuse. Nos lentes, compassées, mais judicieuses et progressives évolutions, risquaient moins que les folles et endiablées attaques actuelles; mais elles conduisaient à une victoire sûre par une marge modeste, suffisante, cependant, de quelques points. Je doute qu'elles eussent passionné le grand public. Mais le grand public était bien la chose dont nous nous préoccupions le moins et nous jouions simplement, en vrais amateurs, pour nous, et pour la joie d'échanger, entre amis, quelques aménités parlantes et agissantes. Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé les fantastiques et déconcertants résultats qu'on enregistre actuellement: des équipes qui dominent durant une mi-temps et marquent des vingtaines de points, pour se transformer subitement en déplorables écumeurs et être finalement battues d'une dizaine d'essais. Nous en aurions péri, nous, de courte honte. Et on aurait eu beau nous répéter que c'était le fin du fin et le vrai beau jeu, nous aurions laissé là, je crois, de dépit, ballon et maillots, nous jugeant définitivement bons pour le rebut et tout voisins du déshonneur!

Comme il était naturel, le grand public a façonné le jeu comme il le lui fallait. Au fond, même en Angleterre, le rugby a envié à l'Association son succès de spectacle et ses grandes foules, dues à la vivacité d'une partie qui ne peut ni s'arrêter ni même se ralentir. Autrefois, on jouait le rugby pour lui-même. Peu importaient les interminables mêlées, fastidieuses pour la galerie. Les joueurs y éprouvaient toutes les joies désirées de la lutte corps à corps, de la lutte douloureuse, virile, triomphante. Maintenant, on joue pour plaire, la virtuosité a remplacé la dévotion. Or, les « New-Zelanders », les fameux et incomparables « All Blacks », sont justement venus montrer au monde du rugby, étonné et conquis, leur prestigieuse et triomphante virtuosité, au moment où chacun, spectateurs et joueurs, ressentait la lassitude des spectacles monotones et des tac-



UN MATCH STADE-RACING EN 1903

En 1903, le Stade et le Racing combattaient déjà avec acharnement. On peut se rendre compte, cependant, du peu de rapidité du jeu et de la différence qui existe avec la méthode actuelle. L'envahissement des touches par le public est aussi témoin des mœurs disparues.

tiques toujours les mêmes. Dès lors, la foule était conquise et la nouvelle tactique régnait : le rugby pouvait, comme sa sœur l'association, devenir un spectacle et cesser d'être un rite.

Ce n'est pas faire une injustice aux joueurs français, et spécialement aux joueurs du midi de la France, de dire qu'ils étaient spécialement adaptés à ce rugby-spectacle, rugby à pétarades, à fusées et, comme on a dit, « feu d'artifice ». Jouer comme on officie ne répond pas à beaucoup de natures et nos tempéraments français sont moins portés aux rites compassés qu'aux manifestations de virtuosité et d'éclat.

Il n'est donc pas étonnant que nous ayons, en France, adopté et comme consacré le rugby actuel, dans ce qu'il a de plus mousseux, de plus prestigieux, mais aussi de moins sûr et de moins solide. Nous avons nettement exagéré ce qu'il avait déjà de très aventureux chez les Zélandais ; mais nous n'avons ni leurs qualités ni leur merveilleux entraînement pour empêcher que l'aventure ne devienne mésaventure ! Ne nous étonnons donc pas, non plus, si nous frisons souvent une victoire, muée brusquement en amère défaite ; si nous sommes mis en cruelle difficulté, au moment même où nous nous croyions menaçants. Ce sera encore bien des années ainsi. Et je ne crois guère que nous ayons beaucoup de chance d'en revenir à une méthode, à une tactique plus pondérée, moins brillante, mais moins dangereuse aussi. Il faut aller dans le sens de son tempérament.

Cependant, ne peut-on vraiment rien pour précipiter et aussi diriger les progrès du football français ? Sa vingt-cinquième année, qui marque sa grande majorité, doit-elle l'émanciper au point qu'il n'y ait plus qu'à être spectateur de son activité, sans espoir de la régler ?

Non pas ! Et je crois que la méthode des bras croisés serait peu recommandable. Or, susciter de grandes rencontres, battre le rappel des foules, c'est bien. Mais cela devrait constituer un couronnement. Ce n'est pas parce que cinquante mille spectateurs viendront voir jouer l'équipe de France que la tactique de cette équipe sera supérieure ou ses progrès indéniables. Mais, parce que nous savons que maintenant tout un peuple de fidèles suit nos équipes, nous devrions avoir à cœur qu'elles fussent les plus dignes de leurs admirateurs et les plus parfaites.

Or, j'ai peur que nous ne soyons légèrement endormis dans la routine en ce qui concerne l'organisation sportive du rugby en France. Je vois toujours, par exemple, le même championnat de France par clubs qui occupait nos pensées et nos efforts en 1892. Seulement, en 1892, il avait deux concurrents et tous deux parisiens. De la sorte, l'affaire était vite

réglée, en un seul match, et nous pouvions penser à autre chose durant une partie de la saison : par exemple, à faire des progrès, ou à former des joueurs, ou à recruter quelques nouveaux éléments, à faire du sport enfin. Maintenant et depuis bon nombre d'années déjà, depuis surtout que l'on a, contrairement à mon avis, doublé les rencontres de championnat d'un match retour, on est absorbé pendant six mois sur six par la préoccupation de jouer chaque dimanche une partie décisive, d'où dépendent toute la gloire du club et tout l'espoir du championnat. Alors, c'est une ruée éperdue vers les joueurs disponibles, une recherche fiévreuse de l'équipier douteux, un replâtrage de hasard après les matches à accident ; et, sur le terrain, la plus déplorable, la plus anti-sportive, la plus discutable des rencontres : la partie de championnat dans toute son horreur. Il est vrai que, au bout de six mois de cet exercice, selon le hasard des accidents et des indisponibilités, finissent par se trouver opposées des équipes qui ont dû, surtout et avant tout, couvrir quelques centaines de kilomètres et qui auront à se rencontrer des deux extrémités du territoire ! Glorieuse incertitude du sport ! Pendant ce temps-là, les jeunes joueurs, les éléments de demain, les équipes en formation sont sacrifiés à une sorte de cuisine mystérieuse, souvent malpropre, d'où sort, comme elle le peut, l'Equipe.

Eh bien ! je dis que tant que nous procéderons ainsi, nous accentuerons les défauts actuels du rugby français loin de les atténuer, défauts qui sont l'émiettement, le manque de solidarité, de compréhension réciproque et de discipline. Nous n'aurons jamais une Equipe de France, mais des représentants de l'esprit d'équipe, de la tactique de club, représentants destinés à ne jamais s'amalgamer, à ne jamais parler que des langues différentes, si j'ose dire, le jour où on leur demandera de travailler en groupe pour le pays.

Ou bien il faut renoncer à constituer un « quinze » français, un football français, une méthode ascendante et progressive du football français, ou bien il faut abandonner la vieille formule des vives, mais louches et aigres compétitions locales, de club à club ; jeter bas l'organisation ver-moulue du championnat tel qu'on le pratique depuis vingt-cinq ans ; trouver une conception plus large, plus compréhensive, qui sauve les joueurs, la tactique, le football français tout entier des mesquines rivalités et des oppositions énervantes où la lutte, exclusivement de club à club, enferme, chambre, enrobe et étouffe le joueur et le jeu français. A bas le championnat de France tel qu'il est compris actuellement !

LOUIS DEDET.



L'équipe de France s'est mesurée quatre fois contre l'équipe d'Ecosse. La première année, en 1910, elle fut battue par 31 points à 3. En 1911, à Colombes, elle prenait une éclatante revanche, marquant 16 points contre 15 aux visiteurs. Cette première victoire internationale de nos hommes eut un retentissement considérable,

LE MATCH FRANCE-ECOSSE 1911. — U

L'HISTORIQUE DES MATCHES

IL fut un temps où l'Ecosse daignait se mesurer avec la France en football-rugby.

Le premier match conclu entre ces deux nations fut disputé en janvier 1910, près d'Edimbourg, sur le terrain d'Inverleith. Il semblait que l'équipe de France fût bonne, et sa ligne de trois-quarts, entre autres, apparaissait devoir fournir un joli match : Lesieur, Burgun, Dédet, Vareilles. La victoire revint à l'Ecosse qui gagna par 31 points à 3, sur un terrain gelé ; les Ecossais Tennent et Mac Callum, furent les artisans de la victoire de leur pays. Nos hôtes furent charmants et nous offrirent la plus cordiale des hospitalités ; leurs mœurs et leurs costumes nationaux firent au banquet qu'ils offrirent à l'équipe de France l'étonnement de tous.

A Paris, sur le terrain de Colombes, se disputa la seconde rencontre. Les Ecossais arrivaient, précédés par leur réputation, tandis que l'équipe de France essayait à l'ouverture un joueur nouveau, Peyroutou. De plus, elle

dut, au dernier moment, réclamer les services de Franquenelle comme trois-quart centre, en l'absence de Vareilles qui était titulaire de ce poste. La partie fut très émouvante ; les visiteurs eurent d'abord l'avantage, puis les nôtres prirent la tête, et, avec une énergie farouche, parvinrent à conserver leur avance jusqu'au coup de sifflet final. Notre équipe nationale gagna le match par un point et Failliot fut ce jour-là le héros de la partie. Non seulement parce qu'il marqua deux superbes essais à sa manière, mais encore parce que, grâce à sa vitesse, il put, courageux aussi, empêcher un essai des Ecossais dans les dernières minutes du match. La joie fut délirante, la *Marseillaise* remplit le soir qui tombait, on s'embrassa ; il fut bon de profiter de cette première victoire entre nations, car chacun sait qu'elle est restée unique en son genre. Fait curieux : il existe un joueur français, qui n'a joué que ce match comme international.

L'année suivante, l'Ecosse prit dans son pays une belle revanche de la



UNE VICTOIRE DU RUGBY FRANÇAIS.

En 1910, l'année suivante, l'Ecosse nous écrasait à nouveau par 13 points à 3. En 1913, enfin, au Parc-des-Princes, nous étions encore battus par 21 points à 3. Ce fut le dernier match France-Ecosse; car la partie se finit dans une émeute contre l'arbitre, Baxter, qui avait mécontenté le public français.

LES MATCHES FRANCE-ÉCOSSE

La défaite que nous lui avions infligée, et 1912 nous vit à Inverleith battus avec un écart qu'en 1910. Les Ecossais jouèrent avec fougue, dans le désir d'arrêter de marquer contre nous le plus grand nombre de points possible; la faiblesse de l'équipe de France résida dans le manque d'entraînement de la demi d'ouverture, et dans la mauvaise défense d'un de ses trois-quarts; par là, comme par un trou, passèrent les attaques des hommes de Chardon, et la défaite fut cuisante.

Enfin, au 1^{er} janvier 1913, ce fut le dernier match entre les deux pays. La France espérait renouveler sa victoire, mais l'Ecosse ne put réaliser son espoir. Nos visiteurs gagnèrent le match par 13 points à 3, alors que Sebedio avait marqué le premier essai, donnant ainsi les trois premiers points à la France. Dans la suite du match, les Ecossais firent de passes mal faites, et exécutées mal à propos par nos hommes; ils profitèrent ainsi, de nos fautes, s'assurer deux essais, tandis que leur

trois-quart aile Stewart parvenait aussi à franchir deux fois nos lignes victorieusement. Ce fut une grosse désillusion que cette défaite; aussi la France s'en prit-elle à l'arbitre. Elle eut d'ailleurs motif pour le faire, car M. Baxter avait mal rempli ses fonctions; mais elle eut tort de ne pas maintenir son indignation dans les limites de la bonne éducation; ainsi, au lieu de conserver le beau rôle, elle s'empara volontairement du mauvais.

Hélas! hélas! depuis cette histoire, l'Ecosse rigide a cessé toutes relations avec nous; voilà pourquoi nous n'aurons pas, en 1914, de match France-Ecosse; peut-être n'en verrons-nous plus jamais? Espérons que, dans cette aventure, comme dans les nombreuses autres qu'elle a eues, l'Ecosse reviendra sur sa décision quand elle nous jugera assez sévèrement punis: c'est le vœu que nous faisons.

Le pauvre résultat acquis par l'Ecosse contre le Pays de Galles, le 7 février, semblait nous donner une chance de vaincre cette année.



UNE PHASE DE JEU MOUVEMENTÉE

Au cours du match France-Sud-Afrique à Bordeaux, en janvier 1913, les avants français firent une excellente partie. Sur notre photographie, on peut voir une bataille s'engager autour du ballon, un Afrikander plaquer un joueur français qui n'est pas en possession du ballon.

LES BIENFAITS DU RUGBY

PAR JACQUES DEDET

Ex-capitaine de l'équipe de France.

Il viendra peut-être un temps, j'écris peut-être et je pense certainement, où le médecin se verra consulter par les parents au sujet du football. Les parents modernes lui demanderont, soucieux de la santé physique et morale de leurs enfants, si le rugby est un jeu recommandable, pourquoi il l'est, comment il l'est. A cette heure, beaucoup seront embarrassés. Ceux qui connaîtront un peu la question jugeront la solution difficile ; les ignorants seuls affirmeront avec autorité la non valeur de ce sport, les troubles qu'il peut apporter dans les études, les accidents dont il peut être la source. Pour éclairer les uns, et confirmer les autres dans leur opinion chancelante, voici quelques données sur ce problème nouveau et particulier.

A peu d'exceptions près, et mettant à part les cerveaux réfractaires, dont les conceptions sont toujours de quelques siècles en retard, je crois que toutes les familles ont reconnu l'utilité de faire faire du sport à leurs enfants et de leur façonner un beau corps comme elles s'efforcent de leur former une belle âme. L'heure est passée où le poète devait être phthisique, le professeur rachitique, le grand penseur malingre ; les pensées, pour être belles, ne se cachent plus obligatoirement dans des carcasses souffreteuses, elles vivent à l'aise dans des corps d'athlètes ; Jean Richepin vaut qu'on l'admire.

Mais la tendance de l'heure actuelle, qui est de faire pratiquer le sport aux enfants, se teinte — n'est-ce pas obligatoire ? — d'une légère nuance de snobisme, et chacun va répétant les bienfaits de la culture physique.

Loin de moi l'idée d'aller contre cette pratique louable ! Tout au contraire, peut-on lui donner dans une certaine mesure une parfaite approbation.

La culture physique est insuffisante ; elle est la base de tout développement, l'essence de toute tentative d'entretien et d'amélioration physique, mais elle se doit d'être complétée. Ayant suivi donc une quelconque méthode, naturelle si vous le voulez bien, de développement corporel ; ayant acquis de petits muscles prêts au bon fonctionnement, ayant préparé, par l'agrandissement de leur cage thoracique, leurs poumons aux efforts futurs, ayant mis leur cœur en état de résister aux à-coups qu'il devra supporter, les enfants doivent alors utiliser, dans des jeux et dans des combats, les qualités qu'ils ont acquises par la pratique journalière de mou-

vements ordonnés. Ils sont prêts à mettre à profit ce qu'ils apprendront, à tirer des sports ce qui en est bon ; alors seulement, il faut les lancer dans le sport actif.

Je dis : « Il faut » ; c'est une obligation pour ceux qui veulent avoir pour fils des gars solides que de les faire participer aux jeux, que la jeunesse même crée violents et dangereux un peu. Il faut cependant graduer encore les efforts et, dans une progression raisonnée, amener l'enfant au terme de son développement physique. Il faut le sauvegarder des erreurs grossières qui détruiraient tout le travail fait jusqu'à l'heure, et qui feraient mériter, aux sports de combat toutes les épithètes malsonnantes et tous les méfaits que leur attribuent ceux qui les ont pratiqués ou fait pratiquer sans les connaître, sans les apprécier, sans les aimer, du fond de leur fauteuil.

Aussi donc, pensons-nous que le rugby est loin d'être un sport à conseiller aux jeunes enfants. Avant l'âge de seize à dix-sept ans, il ne semble pas très recommandable de le faire. Au contraire, faut-il user de son influence pour que l'enfant soit dissuadé de l'intention qu'il avait de le pratiquer, et les parents convaincus qu'ils doivent s'opposer à ce désir de l'enfant. Bien qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à beaucoup qui, avant cet âge, ont pratiqué le rugby, il suffit qu'à quelques-uns d'entre eux soient advenues de petites misères, pour que l'on n'admette pas en principe la pratique de ce sport comme profitable avant l'âge que nous avons dit. Les sports, en effet, se doivent non seulement de n'être pas mauvais, mais encore d'être utiles.

D'autres exercices, avant l'âge fixé, peuvent habituer l'enfant au grand air, au froid, à la pluie. Peuvent-ils aussi lui donner des qualités physiques, telles que l'adresse, l'endurance, la vivacité, en sus des qualités morales qu'ils développent ? La course à pied raisonnée fortifiera les organes respiratoires, habituera le cœur à supporter les efforts qui, plus tard, dans la pratique du rugby, seront réclamés à l'organisme. Le football association développera, avec une sûreté inégalable, les qualités d'adresse et de rapidité d'exécution dont notre jeune homme aura besoin. La boxe française l'assouplira, le hockey lui fournira du souffle, et fera naître en lui le désir de la finesse dans l'exécution et de l'élégance dans l'accomplis-



MILLAR

Millar, le capitaine des Sud-Afrikanders, était le meilleur avant de son équipe ; de plus, il la dirigeait avec compétence et autorité.



L'ÉQUIPE DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD

Cette équipe fut la première des équipes coloniales qui vinrent faire des tournées en Europe. Elle était composée d'hommes beaucoup plus physiquement que nos joueurs continentaux.



L'ÉQUIPE DE NOUVELLE-ZÉLANDE

Dans les exhibitions qu'ils firent en Angleterre, les Néo-Zélandais remportèrent des victoires innombrables. Ils émerveillèrent par leur prestance et leur belle forme physique.

sement des gestes sportifs. La boxe anglaise enfin, pratiquée sous un contrôle compétent, lui donnera l'endurance aux coups, l'esprit de décision.

Votre petit homme, vers l'âge de seize ans, s'il a fait ce que nous venons de dire, sera déjà, soyez-en certains, un beau brin d'homme. Je pense qu'en continuant la pratique des sports que j'ai énumérés, il deviendrait plus digne encore de l'appréciation flatteuse des antiques poètes, j'affirme qu'en se lançant dans la pratique du rugby, il atteindra la plénitude de son développement et terminera de façon heureuse son évolution physique.

A celui qui vient à ce sport, en âge d'en supporter les violences, le rugby ne sera pas, je vous le jure, dangereux. Si l'on excepte les multiples contusions auxquelles il expose, la fatigue qu'il entraîne, durant quelques heures, on peut affirmer que ce sport ne fera que fortifier l'enfant et lui donner des qualités d'endurance au mal et de courage. Il permettra l'épanouissement complet de toutes les forces, et comme un grand livre qui s'ouvre à la page la plus belle, l'homme s'ouvrira à la vie qui va le saisir, fort, énergique, prêt à la lutte physique. Ne pensez pas que, dans la pratique de ce sport, le jeune homme récoltera trop de heurts violents et devra perdre du temps à soigner ses blessures. Ce qui, pour les autres, est sujet à mille précautions est pour lui négligeable ; et tel bobo, accident de travail qui coucherait quinze jours durant un de nos bons ouvriers conscients dans un lit d'hôpital, ne l'empêchera pas de se livrer à son labeur quotidien, dût-il, la tête bandée, ou boitant un peu, faire rire quelques-uns qui ne comprendraient pas.

De plus, mère timorée, aurait-il une fracture de jambe, aurait-il une clavicule démise, le mal serait réparable. Ne risquez-vous pas l'accident quand vous sortez dans les rues, alors que vous n'y êtes point obligées, et avez-vous sans cesse peur qu'une tuile ne tombe du toit ou que le parquet ne s'effondre ? Le véritable infirme est celui qui n'a jamais rien eu de cassé, dit un Anglais dont je partage l'opinion ; et combien connaissons-nous de gens aujourd'hui très solides, qui ont vu leurs membres atteints par des traumatismes violents ? L'accident est la rançon du rugby, encore est-il beaucoup moins fréquent qu'on le dit, et beaucoup plus évitable qu'on le pense. Un joueur vraiment en forme, entraîné au jeu dur qu'il pratique, est à peu près certain de jouer ses matches sans risquer un accident ; il évite certains chocs, résiste à ceux qu'il ne peut éviter, car il possède toujours le souffle et l'endurance nécessaires pour réagir avec succès et non à contre-temps.

Vous qui craignez aussi que ces séjours sous la pluie nuisent à la santé de vos fils ; vous qui redoutez les angines, les bronchites et les rhumes, rassurez-vous, le champ de rugby en a vu éclore bien peu. Encore faut-il, cependant, que les joueurs prennent à la mi-temps et à la fin du match, certaines précautions élémentaires et qu'ils n'attribuent pas, par la suite, à leur sport des ennuis nés

de leur insouciance. Sur ce point, il est bon d'insister une fois encore sur le manque de confort des vestiaires dans tous les clubs français en général et de souhaiter que l'hygiène soit un peu plus respectée, et prenne là la même extension qu'elle a prise ailleurs.

Ne croyez pas que, comme on l'a dit, tous les clubs anglais possèdent des installations princières ; mais sachez que le plus modeste d'entre eux a un petit coin quelconque où, sans trop de peine, on peut réparer assez aisément les injures de la pluie et de la boue.

Pour que le rugby et ses rigueurs ne vous soient pas encore nuisibles, évitez, en dehors de lui, de vivre sous d'épais manteaux ; fuyez les vêtements pesants, les dessous en laine chaude, ne vivez pas emmitoufflés. Habituez-vous à l'air, au froid ; ainsi vous ne risquerez pas un changement trop brusque. Et puis aussi, tâchez de comprendre que le médecin peut être un conseiller utile en matière de sport. Je dirai même qu'il doit l'être, que c'est sous sa surveillance que vous avez dû faire vos premiers pas, sur ses conseils que vous vous êtes adonné au sport, sur ses données que vous le pratiquez. C'est lui qui doit vous guider, vous affirmer que vous pouvez ou non jouer un match ; si vous avez un malaise quelconque, c'est lui que vous devez écouter. A lui encore, devez-vous vous adresser quand un accident vous arrive, et non pas vous laisser triturer par n'importe qui, au risque de voir votre cas s'aggraver.

Confiez donc aux sports, et au rugby en particulier, dans les conditions que nous pensons raisonnables, la santé de vos enfants. Pensez que le contrôle médical est utile dans la pratique des jeux, que la jeunesse actuelle adopte dans son regain d'énergie vitale ; soignez la bête humaine qui se dépense et caracole, comme vous entretenez votre esprit, et que celui-ci ne méprise pas celle-là. Elle est, elle demande à ce que l'on s'occupe d'elle, vous ne ferez pas qu'elle ne soit pas. Donnez-lui en pâture un joli ballon ovale !

Alors, vous aurez formé des hommes et, si leurs qualités d'esprit égalent celles des autres (pourquoi pas ?) je ne pense pas qu'il soit niable que ces individus soient supérieurs à ceux qui sont mal bâtis.

Voyez les Sud-Africains, voyez les Néo-Zélandais : ne les trouvez-vous pas beaux ? Ne vous apparaît-il pas que leur santé doit être florissante ; où sont ces nez tordus et ces yeux crevés dont on parle dans les réunions mondaines ? Si dans ces carcasses, la maladie veut pénétrer, les défenseurs accourent en nombre et la repoussent ; ce n'est pas parmi eux que les fléaux actuels devront chercher leurs sujets ! Il n'est pas téméraire de croire que des Français peuvent devenir, s'ils le veulent, d'aussi merveilleux exemples de beauté physique, il est à souhaiter qu'ils le deviennent.

Le champ de football, en permettant le développement de toutes nos forces, me semble encore un des endroits les plus désignés, et les plus agréables, pour apprendre à lutter contre toute cette marmaille microbienne qui nous livre sans merci une lutte homicide.

JACQUES DEDET.



L'ÉQUIPE DE SUD-AFRIQUE

Le quinze ci-dessus est le plus athlétique que nous ayons vu en France. Ses hommes étaient tous de taille et de force très supérieures à tous nos équipiers.



MILLS

Ancien joueur réputé, en Angleterre. Il arbitra chez nous le match France-Pays de Galles 1913.



CALVER ET RUTHERFORD

Calver arbitra, le 1^{er} janvier de cette année, le match contre l'Irlande; il s'acquitta de sa tâche avec grande autorité. A sa gauche, Rutherford, qui arbitre de nombreuses parties en France.



WILLIAMS

Williams, un des partisans convaincus du rugby français, arbitra, à Bordeaux, le match France-Afrique du Sud, en 1913.

CE QUE VOIENT LES ARBITRES

PAR CHARLES GONDOUIN

LES règlements du rugby ont été élaborés pour en faire un sport aussi agréable que possible à ses pratiquants et à ses spectateurs. Les arbitres, ayant essentiellement la charge de faire respecter ces règlements et s'efforçant, en général, à bien remplir leur mission, devraient donc, semble-t-il, bénéficier de l'estime et de la considération universelle et chacune de leurs décisions devrait être accueillie en conséquence. Et sans doute en serait-il ainsi si, malheureusement, le monde n'était aveugle et injuste et encore, si... les arbitres étaient parfaits. La conséquence de ces causes diverses est que le rôle de l'arbitre, toujours difficile, est très souvent ingrat, car il lui arrive bien des fois d'être assourdi par des protestations déraisonnables et, dans d'autres cas, de voir les moindres erreurs qu'il est obligé de commettre jugées aussi sévèrement que des actes de trahison. Ces manifestations ont bientôt fait passer le goût du sifflet à ceux qui débutent dans la carrière d'arbitre sans avoir un amour immodéré pour le sport, mais les fanatiques qu'elles ne désarment pas en arrivent à les supporter avec la plus parfaite indifférence.

C'est, vraisemblablement, une erreur commune à presque tous les jeunes arbitres que de chercher le succès en s'efforçant à contenter tout le monde. Quelques essais de cette manière suffisent d'ailleurs pour diriger dans une autre voie l'expérimentateur. En vérité, quand un homme a été un assez bon joueur de football et qu'il connaît bien le règlement, il doit, pour arbitrer d'une façon satisfaisante, ne rechercher d'autre juge que sa conscience et rester complètement sourd aux critiques comme aux compliments que peuvent lui adresser les joueurs et les spectateurs. Et cela nous amène à signaler comme une erreur le fait que beaucoup de journaux sportifs français font suivre leurs comptes rendus de matches de commentaires favorables ou défavorables à l'arbitre. Il est même certains critiques qui vont jusqu'à faire un honneur à l'arbitre d'avoir été impartial, sans avoir conscience qu'ils pourraient aussi bien signaler qu'il n'a rien volé dans les vestiaires et le féliciter en conséquence. De même, le public est-il, dans la même mesure, impertinent quand il applaudit l'arbitre pour une décision dont la conséquence est un bénéfice pour l'équipe de son choix; le dernier match France-Irlande a donné lieu à bien des exemples de cette mauvaise éducation sportive.

Indifférent à tout ce qu'il ne ressent pas de lui-même et bien pénétré du devoir très noble qu'il a de défendre équitablement les intérêts qui lui sont confiés, l'arbitre doit encore, et c'est la partie la plus difficile de son rôle, diriger le jeu bien plus en s'inspirant de l'esprit de ceux qui l'ont codifié, qu'en appliquant absolument les règles par lesquelles ils ont cherché à s'exprimer. En agissant ainsi, l'arbitre fera une œuvre méritoire à tous les

points de vue, car il sauvegardera la justice tout en évitant certains arrêts qui auraient considérablement nui à la beauté du jeu et d'autant plus regrettables qu'ils eussent résulté de fautes sans conséquence.

Cela a surtout trait à la règle de l'en avant. Nous allons soumettre un cas qui démontrera combien est délicate la tâche de l'arbitre qui doit appliquer ou ne pas appliquer cette règle: supposez une équipe A possédant une ligne d'avants très supérieure en mêlée à une équipe B dont les avants sont, au contraire, les meilleurs dans le jeu ouvert. Il est bien évident que si l'arbitre ordonne une mêlée sur chaque en-avant commis par un joueur de l'équipe A, cette équipe obtiendra un bénéfice à peu près certain de sa faute, qui eût au contraire probablement profité à ses adversaires si l'arbitre avait laissé le jeu suivre son cours. L'arbitre doit donc tenir compte de cette considération et décider, en conséquence, en tenant pour nulles les observations véhémentes que lui adresse un public qui ne juge que sur les apparences et les réclamations des joueurs qui, eux-mêmes, entendent souvent fort mal leur propre intérêt.

Mais il ne s'agit là que d'une faute involontaire et il est d'autres cas où un acte, sciemment accompli contre l'esprit du jeu, ne doit pas être pénalisé par l'arbitre parce que ses conséquences, tournant à l'encontre des intentions qui les ont déterminées, peuvent donner un bénéfice plus grand à l'équipe non fautive qu'un coup de pied franc, qui lui serait accordé. Supposons, en effet, qu'un demi joue hors jeu pendant une mêlée formée près de la touche et de sa ligne de but. Il est à peu près certain qu'un coup franc, accordé dans ces circonstances à l'équipe adverse, ne lui donnera aucun avantage et qu'il pourra même fournir aux défenseurs une occasion de dégager leur camp. En conséquence, l'arbitre doit, ou laisser l'attaque se continuer s'il juge qu'elle n'a pas été trop gênée par le hors-jeu, ou faire recommencer la mêlée en avertissant le fautif qu'il ait à respecter le règlement. Mais ces sortes de décisions exigent une clairvoyance extra-rapide des situations, qui est justement la qualité principale des bons arbitres et qu'ils développent d'ailleurs grandement par la pratique et aussi par l'étude de leur rôle.

D'après ce que l'on voit ordinairement en France, on peut dire qu'il y a trois catégories d'arbitres: l'arbitre ordinaire, le bon arbitre et le mauvais arbitre.

L'arbitre ordinaire applique généralement le règlement à la lettre, le bon arbitre juge surtout d'après l'esprit du jeu, et le mauvais arbitre interprète le code contrairement à cet esprit. L'idéal serait certainement de ne compter qu'une seule catégorie qui ne comprendrait que de bons arbitres, mais, malheureusement, nous n'en sommes pas là et



POTTER IRWIN

Qui fit une impression considérable dans la finale du championnat de France de 1908, la seule partie qu'il arbitra chez nous.



UN ARBITRE QUI NE PERD PAS SON SANG-FROID

Cette vue a été prise au cours du match Possibles contre Probables, en 1911, au Parc des Princes. Elle montre un essai fait par le demi de mêlée des Probables. On aperçoit, assis par terre à la suite d'une bousculade, l'arbitre qui siffle la réussite de l'essai.

il nous faut même mentionner la caste des arbitres partiels ; les personnages qui forment cette dernière catégorie sont tous tarés, mais d'une façon différente : les uns sont des misérables sans excuse, tandis qu'on peut invoquer, pour la défense des autres, une naturelle et incurable imbécillité.

Il est recommandable aux arbitres d'être assez indulgents pour les fautes involontaires, mais on ne saurait trop leur conseiller d'être extrêmement sévères sur tout ce qui est fait volontairement contre l'esprit du jeu.

Les fautes qui, entre toutes, doivent être pénalisées sont les suivantes : l'immobilisation irrégulière du ballon, les hors-jeu, l'obstruction et la brutalité.

Pour réprimer ces procédés qui tendent à enlever au jeu tout l'attrait qu'il peut avoir pour ses pratiquants et pour ses spectateurs, l'arbitre dispose du coup franc, de l'essai de pénalisation et du droit d'exclure du terrain un joueur par trop insensible aux coups francs ou brutal.

En vérité, l'arbitre ne saurait être trop sévère sur ce dernier point, car l'énergie extrême du jeu fait courir bien assez de risques à ceux qui le pratiquent pour qu'ils ne soient pas irrégulièrement exposés à des dangers plus graves encore.

L'arbitre doit faire connaître ses décisions de la manière la plus brève et, en aucun cas, les faire suivre du moindre commentaire, sauf pourtant quand un capitaine veut connaître quel est celui de ses joueurs qui a causé la pénalisation et quelle faute a été commise par ce joueur.

Il est des arbitres qui cherchent à surprendre ou même à provoquer la malice des joueurs ; c'est, croyons-nous, un tort et il est préférable même d'avertir un joueur ne pas dépasser la limite de son droit que de lui faire croire qu'on ne le surveille pas pour ensuite le surprendre en faute.

Mais il faudrait un cadre beaucoup plus large que celui dont nous disposons pour étudier complètement le rôle, si important, de l'arbitre et pour rester nous-mêmes dans les limites qui nous sont données ; nous allons terminer ce trop court exposé par quelques conseils qui pourront peut-être profiter aux débutants dans la carrière et qui auront, au moins, le mérite de la brièveté.

1° Munissez-vous d'un très bon sifflet.

2° Souvenez-vous que vous aurez à courir autant que les joueurs et sur le même terrain ; équipez-vous donc en conséquence.

3° Réunissez, avant la partie, les deux équipes si possible ou, au moins, les deux capitaines ; expliquez-leur, en quelques mots, vos idées sur le jeu et engagez-les fortement à accepter en silence toutes vos décisions.

4° Placez-vous dans le jeu de façon à surveiller le plus grand nombre de joueurs possible sans gêner personne.

5° Rappelez-vous, parfois, que l'on peut commettre des fautes, en dehors même de l'endroit où

se trouve le ballon et soyez attentif en conséquence à tous moments.

6° Ne faites jamais recommencer une mêlée pour une faute, quand le ballon sort pourtant pour le camp non fautif ; donnez alors ou un coup franc, ou laissez l'attaque suivre son cours.

7° Surveillez pendant les mises en mêlée, non seulement les demis, mais encore les trois-quarts qui peuvent se placer hors jeu pour défendre.

8° Sifflez très rapidement les arrêts de volée et n'oubliez pas à ce propos que, quand un joueur marque un arrêt de volée sur un en-avant commis à la touche, vous devez accorder l'arrêt de volée, même si vous aviez sifflé l'en-avant.

9° Au moment de la transformation d'un essai en but, portez-vous à côté du ballon, et non pas entre les deux poteaux. C'est en effet le seul moyen de juger du droit de charger des défenseurs et l'on est encore assez bien placé pour apprécier la trajectoire du ballon.

10° Ne tolérez jamais qu'un joueur discute avec vous ; ne répondez pas un mot à ceux qui en font la tentative, mais prévenez leur capitaine que si les discoureurs continuent, vous les ferez sortir du terrain. Cette démarche suffira sans doute pour assurer votre tranquillité.

11° Maintenez-vous dans une condition physique telle que vous puissiez suivre, comme il convient, toutes les phases d'une partie.

12° Munissez-vous d'une bonne montre, attachée solidement à une partie quelconque de votre vêtement ; ainsi vous éviterez les erreurs de temps.

Le proverbe populaire qui indique la difficulté qu'il y a à contenter tout le monde et son père peut donc à merveille s'appliquer à l'arbitre, et celui-là a un mérite tout à fait exceptionnel, qui sait prendre des décisions assez raisonnables pour être acceptées sans murmure, par ceux mêmes qu'elles désavantagent. L'arbitre, dont l'autorité a le plus de chances d'être ainsi acceptée, est aussi celui dont les qualités de technicien et de praticien sont généralement reconnues.

La principale condition nécessaire à ce qu'une partie soit arbitrée à la satisfaction générale est que le jeu subisse le minimum d'arrêts. En conséquence, le bon arbitre ne doit pas siffler toutes les fautes qui se produisent, mais seulement celles qui font subir un réel préjudice à l'équipe contre laquelle elles sont commises.

Il appartient à un bon arbitre de laisser, dans ces circonstances, le jeu suivre son cours et d'éviter ainsi aux deux équipes, comme aux spectateurs, de voir arrêter des opérations quelquefois intéressantes, pour un motif qui échappe à tout le monde.

L'arbitre devra même, dans ces occasions, d'autant mieux peser sa décision qu'elle est susceptible, au lieu de donner à une équipe la réparation d'une faute sans conséquence commise contre elle, d'en faire véritablement une victime.

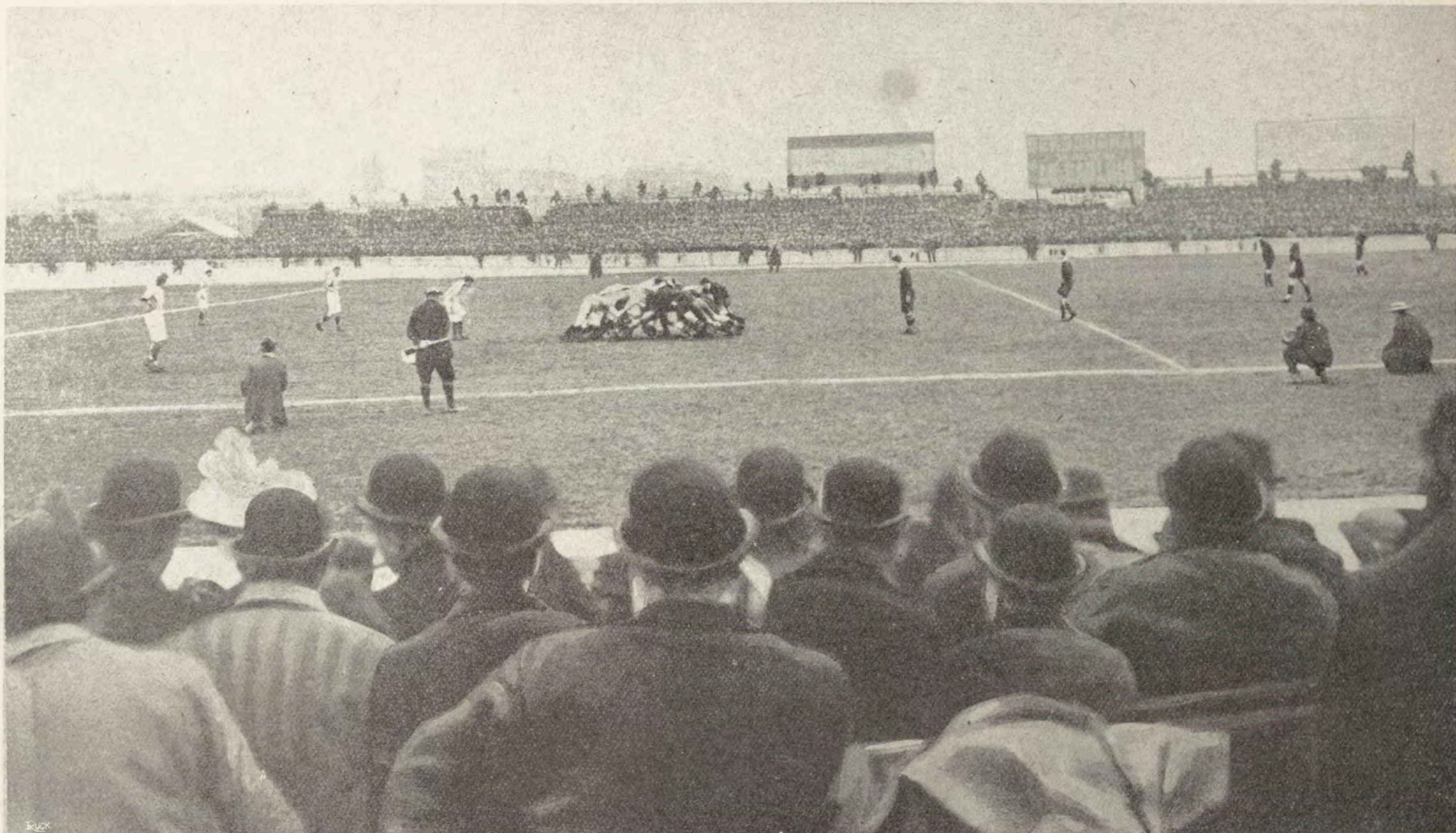
Et, pour finir, je vous souhaite d'avoir constamment la vue perçante, mais l'ouïe faible.

CH. GONDOUIN.



CH. GONDOUIN

Avant d'être arbitre, Gondouin fut un des meilleurs joueurs du Racing Club de France.



LE MATCH FRANCE-PAYS DE GALLES 1913

Ce match disputé au Parc des Princes, le 27 février 1913, s'est terminé par une pénible victoire des Gallois. Nos joueurs avaient encore l'avantage 5 minutes avant le coup de sifflet final, mais dans un superbe effort, les visiteurs reprirent l'avantage, gagnant par 11 points à 8. Nos deux essais avaient été marqués par nos deux ailiers Failliot et André.

LE RUGBY VU DE LA TOUCHE

PAR GEORGES VIDI

LE spectateur des matches de football rugby est un Monsieur, quand il n'est pas une Dame, que, ni le froid, ni la pluie, ni la neige, ni même le prix des places n'arrêtent quand il s'agit d'assister à une partie intéressante.

Si autrefois les matches de football rugby étaient peu suivis, c'est par milliers que l'on évalue actuellement le nombre de personnes se pressant chaque dimanche dans les enceintes réservées à la pratique de ce sport. A quoi est donc dû cet empressement ? Est-ce une question de snobisme ? Est-il réputé chic d'avoir vu un match international ? Je ne le pense pas. Les dames du monde qui ouvrent volontiers leurs portes aux personnes ayant assisté à la dernière « première » retentissante seraient en effet presque choquées d'entendre exprimer dans leurs salons des réflexions admiratives à l'égard des matches de football.

Est-ce alors parce que l'on s'y trouve dans un cadre naturel agréable à l'œil ? Pas davantage. Chacun sait que le terrain de football rugby se compose essentiellement d'une surface aussi dépourvue que possible de monticules, présentant comme seuls ornements huit poteaux, quatre grands et quatre petits et un tableau noir sur lequel figurent quelques grandes lettres, à la suite desquelles on inscrit généralement des chiffres. Il n'y a rien là de très attrayant, qui puisse charmer les yeux avides de pittoresque. Serait-ce alors que les générations actuelles, de plus en plus éprises de confort, y rencontreraient une installation qui leur permette de se délasser agréablement ? Je ne le pense pas non plus. Il ne faut pas avoir rempli pendant longtemps les fonctions de spectateur pour être convaincu du contraire : Si vous en êtes réduit à vous payer les places les moins chères, vous êtes parqué dans une enceinte disposée plus ou moins en plan incliné et surplombée directement par la voûte céleste. Si, pourvu de ressources plus abondantes, il vous est possible d'abandonner 5 fr. au club qui vous reçoit,

vous avez le droit de jouir de ce que l'on désigne du nom pompeux de tribunes et qui consiste tout simplement en gradins couverts ; cela vous permet d'être à l'abri, mais c'est tout. Ces quelques considérations nous amènent à conclure que les nombreuses personnes qui se soumettent ainsi aux spectacles de rugby ne peuvent obéir qu'au plaisir très sincère qu'elles éprouvent à être témoins des belles démonstrations sportives que constituent ces spectacles. Mais, comment naît ce plaisir ? On sait que pour le profane, un match de rugby, c'est une course d'hommes en maillots à la poursuite d'un ballon qui n'est même pas rond. Ce profane est généralement entraîné à un premier match par des amis fervents admirateurs de ces spectacles, qui ont excité sa curiosité par quelques récits sensationnels. Est-ce à dire que l'on partage cette admiration dès le début ? Non, certes. On est tout simplement effrayé par le semblant de brutalité du jeu et l'on n'accorde quelque attention sérieuse qu'à la course d'un quelconque trois-quart aile filant à toute allure vers les buts adverses et allant s'aplatir derrière les poteaux avec plusieurs adversaires sur le dos. Vous demeurez tout de même assez impressionné par l'énergie déployée par ces trente joueurs, dans le seul but de faire triompher le club dont ils défendent les couleurs. L'enthousiasme spontané du public vous impressionne aussi, et pour peu que vous ayez l'occasion d'assister dans les huit jours qui suivent à quelques conversations enflammées sur la critique du match que vous avez vu et sur le résultat probable du match qui va se disputer, vous êtes tout surpris de vous retrouver le dimanche suivant dans la même enceinte. Mais cette fois, vous vous êtes pénétré des règles essentielles du jeu et vous vous appliquez à dire à votre voisin, qui s'en trouve bientôt agacé, quelle faute a sifflée l'arbitre. N'empêche que vous commencez à vous sentir ému par un beau départ de trois-quarts et que vous vous surprenez à applaudir lorsqu'un essai est marqué. Peu à peu, vous vous rendez



FAILLIOT VA-T-IL RATTRAPER GIBBS ?

Le puissant sprinter français arrivera-t-il à rejoindre le Gallois qui court vers nos buts avec le ballon ?



UN DRIBBLING LE LONG DE LA TOUCHE

Cette photographie a été prise le 1^{er} janvier 1913, à Colombes, au cours du quatrième match France-Ecosse. Elle représente un départ de dribbling exécuté par les avants écossais. Cette façon d'attaquer aux pieds est une des caractéristiques du jeu écossais et donne à leurs exhibitions un intérêt tout particulier. Pour arrêter cette attaque, il faut aux adversaires beaucoup d'énergie et de sang-froid.

compte des difficultés que présente l'exécution parfaite de ce sport et des qualités d'énergie, de sang-froid et d'adresse que doivent posséder ceux qui le pratiquent pour mériter vraiment le nom de rugbymen. Vous vous plaisez alors à reconnaître et à admirer ces qualités et vous êtes ainsi gagné à la cause du rugby.

Le spectateur admire-t-il également le jeu de toutes les équipes? Est-il absolument impartial dans ses appréciations? A de rares exceptions près, on peut dire que non. Il a, dès le début, fait choix d'un club favori, qui est généralement celui qui lui a procuré ses premières émotions, il s'est attaché à lui, il aime ses joueurs et marque même une certaine préférence pour quelques-uns de ceux-ci, soit qu'il les trouve plus sympathiques d'allure, ou plus énergiques ou plus adroits que les autres. Chaque club a ainsi son public qui le suit dans ses victoires et dans ses défaites. On sait que le spectateur est un fervent lecteur de journaux sportifs, mais les considérations qu'il y trouve ne parviennent jamais à modifier l'opinion qu'il a sur le résultat probable d'un match. Cette opinion est que son club favori gagnera ou qu'il espère enfin voir triompher l'équipe de France. Arrivé sur le lieu du combat, il serre quelques mains amies et manifeste aussitôt son impatience de savoir si les équipes vont bien se présenter telles qu'elles sont annoncées, et si surtout aucune défection ne se produira au dernier moment dans l'équipe sur laquelle il fonde tous ses espoirs. Voilà enfin les deux « quinze ». Quelques applaudissements saluent leur entrée sur le terrain. Puis il se pro-

duit dans le public un petit brouhaha correspondant à des réflexions de la nature de celles-ci : « Un tel ne joue pas, il manque un homme au Stade, etc. » Ensuite tout rentre dans le calme. C'est l'instant solennel du coup d'envoi. Pendant le match, le spectateur est généralement assez agité, surtout lorsque la partie tourne à l'avantage du club dont il avait pronostiqué le succès; il manifeste sa joie par des cris perçants et prodigue bruyamment des encouragements à son team préféré lorsque celui-ci se trouve en difficulté. A la mi-temps, il communique ses impres-

sions de droite et de gauche et s'applique à préciser son pronostic. Puis il attend la fin de la lutte avec une anxiété sans égale, il tire sa montre de nombreuses fois à partir de la vingtième minute de la reprise et critique souvent l'arbitrage lorsque son équipe faiblit. Il n'hésite même pas à attribuer au monsieur qui tient le sifflet la cause de tout le mal, lorsque le résultat est très inférieur à celui qu'il avait pensé.

La fin de la partie le voit riant, plein de joie, triste ou morne. De près, il va voir passer ces joueurs qui viennent de se disputer si ardemment la victoire. Il applaudit ceux qui lui sont sympathiques, et laisse avec indifférence passer les autres. Ce n'est pas toujours ceux qui le mériteraient qui récoltent les bravos, mais n'est-ce pas souvent ainsi?... Avec ses voisins, il y a maintes fois à cette occasion, une algarde légère plus ou moins — il échange avec eux des propos aigres. Petit à petit, il se reprend, retrouve son moi, un instant bouleversé, et dans la boue, repart en marmottant des appréciations diverses.

GEORGES VIDL.



ANDRÉ S'ÉCHAPPE AVEC LE BALLON

C'est toujours avec émotion que le spectateur voit un Lesieur, un Failliot, un André s'échapper avec le ballon, et son émotion se change en enthousiasme, quand le rapide trois-quart trouvant le chemin libre, après une course impressionnante, va marquer l'essai dans les buts adverses.



LE MATCH ANGLETERRE
 Cette vue a été prise au cours du match Angleterre-Afrique du Sud, la saison dernière, sur le terrain de Twickenham. On peut voir combien nombreuse est l'assistance en 1911, après sa victoire sur l'Ecosse, ce fut une déroute.

Les Sud-Africains sont venus deux fois en Europe, en 1906 et en 1912-1913. Cette seconde tournée ne comportait que quatre membres seulement de la première: Dobbin, Millar, D. Morkel et Joubert. Elle comptait 28 joueurs en tout. Millar était capitaine. Les équipiers avaient été choisis avec beaucoup de soin, d'après le procédé suivant: l'Union demande à chaque centre de rugby le nom de ses meilleurs joueurs, elle

LES SUD-AFRICA
 les invite aux matches de sélection à Capetown. Dans les premiers matches on arrange les joueurs de façon à ce que, autant que possible, deux joueurs jouant d'habitude à côté l'un de l'autre ne soient pas voisins au cours du match. Aucun homme ne peut donc tirer un avantage indu de son association avec un joueur déjà connu de lui.

Ayant ainsi une idée générale sur la valeur et les qualités individuelles



QUE A TWICKENHAM

presse dans les diverses enceintes et l'on s'imagine facilement quel centre d'émotions diverses elle doit être. La France a joué deux matches sur ce terrain : l'un, en 1903, vit encore la défaite des nôtres par 20 points à rien.

EUROPE

Sur les 28 joueurs choisis, 22 avaient joué le dernier jour ; les 6 autres avaient été empêchés par des raisons diverses. La tournée de 1913 fut, somme toute, magistrale, mais tandis que, en 1906, les lignes arrières avaient été le point fort de l'équipe, ce furent, cette fois-ci, les avants Sud-Africains qui gagnèrent les batailles. A Twickenham, la victoire revint par trois points aux coloniaux.

Sur les 28 joueurs choisis, 22 avaient joué le dernier jour ; les 6 autres avaient été empêchés par des raisons diverses.

La tournée de 1913 fut, somme toute, magistrale, mais tandis que, en 1906, les lignes arrières avaient été le point fort de l'équipe, ce furent, cette fois-ci, les avants Sud-Africains qui gagnèrent les batailles. A Twickenham, la victoire revint par trois points aux coloniaux.



UN MATCH CIVILS MILITAIRES AU MAROC

Le football militaire a pris beaucoup d'extension depuis quelques années. Partout, naissent de nouvelles équipes. Notre photographie représente un match qui mit aux prises l'Union Sportive Marocaine et une équipe militaire composée de coloniaux et d'alpins. Le lieutenant Magny commandait cette équipe.

LE RUGBY DANS L'ARMÉE

PAR Le Lieutenant V....

LE sport et l'armée, de jour en jour, se lient plus étroitement. La plupart des sportifs sont acquis, semble-t-il, à la cause militaire, beaucoup de militaires sont de vrais sportsmen. Cependant, sur ce point, la perfection dans l'armée est loin encore d'être obtenue.

Tous les sports revêtent plus ou moins un caractère militaire, ou tout au moins d'utilité militaire, mais parmi eux, il en est un particulièrement propre au développement des qualités premières du soldat : c'est le rugby.

Le rugby, sport militaire. — Le rugby permet d'acquérir ou de développer nombre de qualités individuelles : la résistance physique si utile aux guerriers; le courage et l'énergie, bases de la résistance morale; c'est un jeu dur, violent, parfois, un jeu d'hommes courageux, un vrai jeu de soldats, un jeu de vrais soldats.

Le rugby développe l'esprit d'équipe où l'amour d'un chacun cède le pas à la cause de tous; par là surtout, ce sport est vraiment militaire.

Toutes les solutions tactiques des problèmes actuels ne reposent-elles pas sur la liaison des armes; celle-ci ne naîtra-t-elle pas de l'esprit de dévouement et d'abnégation. Sur le terrain de football et sur le champ de bataille, ce sont les mêmes principes de soumission à l'intérêt général et de coopération de toutes les unités à l'idée d'ensemble.

Efforçons-nous donc de développer ces qualités au régiment, pratiquons le rugby, jeu d'équipe, image de la bataille. Si la défense est parfois une nécessité impérieuse au combat, néanmoins l'attaque, l'initiative et l'audace offensives sont les vraies qualités de toute action militaire. Cette idée, que développe au plus haut point le rugby, est celle qui a fait la gloire des armes françaises par delà tous les continents. Notre caractère national se plaît à l'offensive, néanmoins cette attaque se doit d'être raisonnée, elle demande une conception nette de la tactique à suivre, elle réclame du coup d'œil et du sang-froid. Voilà un argument précieux à la cause du rugby, non seulement jeu de troupiers, mais encore



LA COUPE DE L'ARMÉE, EN ANGLETERRE

Le rugby est très répandu dans l'armée anglaise; il est pratiqué non seulement par les soldats, mais aussi par les gradés. Voici la photographie d'un match comptant pour la Coupe de l'Armée. Ce match met aux prises le premier régiment de West York et le Gloucester Regiment de Portsmouth.


UN MATCH ENTRE LE 103^e D'INFANTERIE ET LE 5^e GÉNIE.

L'équipe du 103^e d'infanterie est une des meilleures de la région parisienne. Grâce à son recrutement, elle possède toujours des joueurs des grands clubs parisiens. Le 5^e génie, caserné à Versailles, est son plus redoutable concurrent.

de gradés, d'officiers. Il serait heureux que nous suivions l'exemple de nos maîtres en sport : les Anglais, et j'espère prochain le temps, où nous pourrions opposer une équipe d'officiers ou d'élèves officiers, aux équipes analogues anglaises.

Difficultés rencontrées dans la pratique. — Malheureusement, le temps du soldat est presque entièrement pris par l'instruction militaire et il faut reconnaître qu'avec la loi de deux ans, la pratique du sport avait été rendue impossible. Aujourd'hui, il n'en est plus de même et le rétablissement du service de trois ans nous permet de conduire l'instruction de façon moins hâtive ; le sport, espérons-le, en profitera.

De plus, s'il était autrefois difficile de trouver des joueurs, à l'heure actuelle, grâce aux progrès du rugby dans tous les milieux, beaucoup de jeunes gens sont aptes à pratiquer ce jeu au régiment, il devient facile de trouver le nombre d'hommes nécessaires pour former deux équipes dans chaque régiment.

La grosse difficulté à résoudre est de trouver un organisateur, officier ou sous-officier, qui prenne à cœur la cause du rugby. Ce n'est pas généralement faute de capacité, mais beaucoup reculent devant les démarches à faire, les responsabilités à prendre, aussi redoutent-ils le temps qu'il leur faudra consacrer à leur nouvelle fonction surajoutée à leurs obligations habituelles. Il y a là une preuve d'activité à fournir, chaque régiment compte dans ses cadres, un officier ou sous-officier capable de cette bonne action.

Plus n'est le temps d'ailleurs où le règlement était muet au sujet des exercices, des sports. Nos jeunes officiers sont encouragés dans leurs efforts sportifs, par le « Règlement » d'éducation physique. Le Rugby est un « jeu réglementaire », il est cité dans le « Règlement » en tête, parmi les sports à pratiquer au régiment.

L'officier organisateur trouvera aussi aide auprès de l'U. S. F. S. A., et des grands clubs qui ont pris diverses mesures pour faciliter aux militaires la pratique du rugby (entrée gratuite à tous les matches, prêts de terrain ou de ballons, etc.).

Comment procéder. — Ainsi soutenu, quelle marche devra suivre l'officier organisateur ?

Après avoir constitué l'équipe sur le papier, il devra consulter les chefs d'unité sur la question. Ayant leur adhésion, il ira trouver le colonel avec le règlement en mains, il insistera sur le caractère militaire du jeu et nul doute que le colonel, comme le capitaine, ne donne son approbation.

Il restera bien entendu que la pratique du rugby ne devra nuire en aucune façon à la régularité de l'instruction, restriction légitime qu'une surveillance des plus actives se chargera de faire respecter à la lettre. L'épreuve sera souvent dure, mais c'est précisément une école de courage que nous voulons former.

Ce serait faire injure à la sportivité des colonels que de douter de leur approbation ; je pourrais même en citer plusieurs qui, aux encouragements verbaux, ont joint le secours d'un appui pécuniaire. Rendons-leur hommage et souhaitons que leur exemple soit suivi de tous.

Le rugby, jeu cavalier. — Qu'il soit permis en terminant à un ancien joueur de rugby, aujourd'hui cavalier, de déplorer que ce beau sport ne soit pas pratiqué davantage dans la cavalerie. Nécessitant une grande rapidité de conception et d'exécution, n'est-il pas le jeu cavalier par excellence. De plus, la sélection qu'opère le recrutement ne donne-t-elle pas à la cavalerie les jeunes gens les mieux constitués et les plus résistants ?

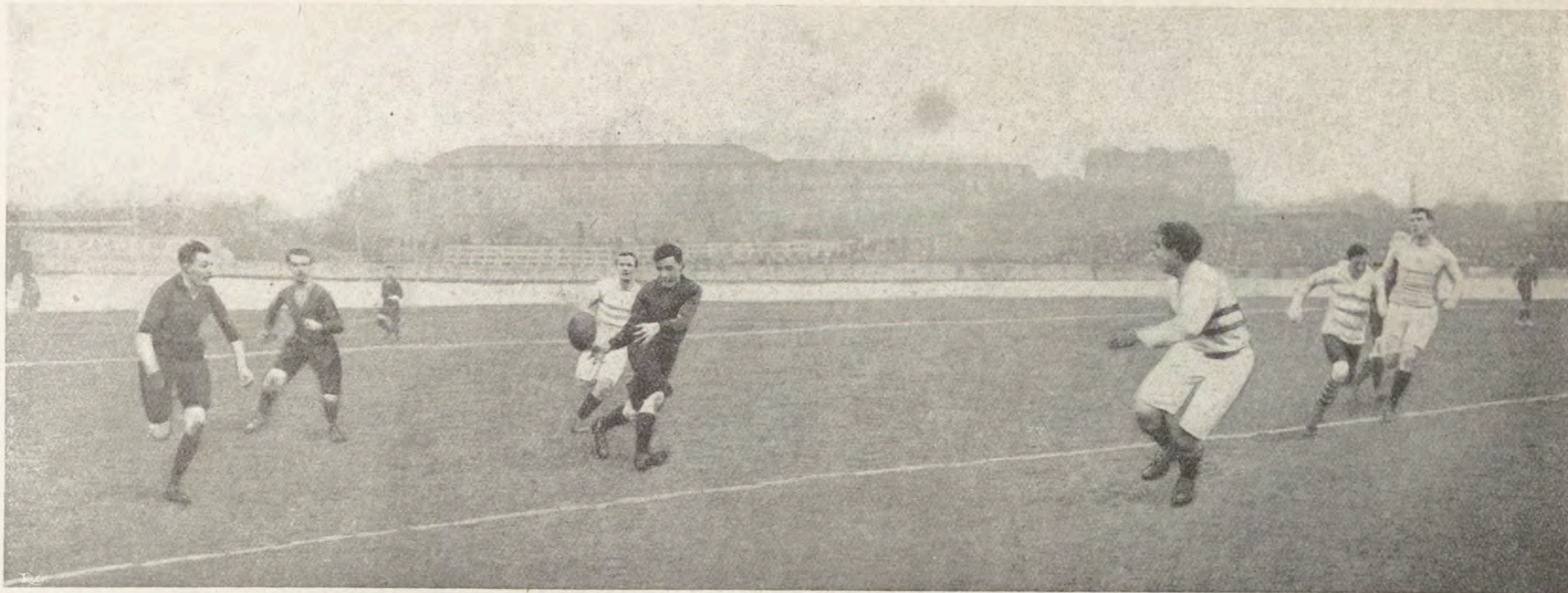
La diversité de l'instruction dans la cavalerie crée de réelles difficultés à la pratique des sports. Néanmoins, il y a toujours deux jours où

le cavalier ne monte pas à cheval ; le jour de la revue et le dimanche. Sans être exempté d'aucun travail, il peut ce jour-là se livrer à son sport favori. Le dimanche, il peut être loisible de faire de petits déplacements, mais ceux-ci seront soumis à l'approbation du colonel.

Le sport combat le désœuvrement. — S'il faut encore des raisons à notre thèse, on peut ajouter que la pratique du sport est la meilleure façon de lutter contre le désœuvrement du troupier ; le rugby est pour les hommes une diversion. Procurons-leur, à leurs moments de liberté, un ballon, ils se distrairont. Nous tremperons le moral des hommes que la France nous confie et nous procéderons à la régénération de la race par l'émulation sportive, dans le milieu le plus apte à en subir les bons effets. Lieutenant V...


L'ÉQUIPE DU 103^e D'INFANTERIE.

Cette équipe est commandée par Iaffitte, le joueur du Sporting Club Universitaire de France. On reconnaît à ses côtés Legrain, Bergeyre, Allemant, Dauvergne, etc...



UNE CHARGE D'UN TROIS-QUART AILE

Au cours d'un match Stade-Racing, de Muizon se défait du ballon au profit de Lesieur, son trois-quart aile. Celui-ci, lancé à toute vitesse, va essayer de se saisir du ballon et d'éviter son adversaire direct, Failliot, que l'on voit prêt à se porter à sa rencontre.

COMMENT JE COMPRENDS LE RUGBY

PAR ÉMILE LESIEUR

Mon opinion est nette: le rugby est le jeu qui m'a le plus intéressé et c'est, je crois, la distraction la plus passionnante. Comme aux échecs, jeu plus calme, les combinaisons varient à l'infini. Malheureusement, le peu de temps consacré à l'entraînement et des causes d'un ordre tout différent (blessures, indisponibilité, changements d'équipe), limitent le nombre de ces combinaisons et les progrès, somme toute, réalisés depuis dix ans sont plus le fait de la rapidité plus grande du jeu que celui d'une science plus consommée. La vitesse et la rapidité d'exécution sont reines, sans elles les plus belles idées ne peuvent être mises à exécution.

Comme sport, le rugby est sans rival. Il permet à l'homme sain de dépenser ses forces *complètement*, courir, sauter, cogner, encaisser. Quel émoi aussi s'empare de celui qui, libre de tout adversaire, voit petit à petit la ligne blanche ennemie devenir plus proche; il a peur de trébucher, de lâcher son ballon, redoute une défaillance; d'un effort suprême il se jette: il a marqué. Une grande chaleur monte en lui, chaleur de bonheur. Cette émotion, un homme dans l'équipe la ressent violemment, c'est le trois-quart aile; si je n'avais pas dû tenir ce poste, il est probable que je n'aurais jamais touché un ballon.

Ma compréhension du poste est la suivante: je joue avec mes moyens, la nature m'a donné la parole, la vivacité, la vitesse, eh bien! je parle, je cours, j'« embête » mes adversaires et mes coéquipiers, mais personne ne m'en veut, car je joue selon mon naturel. Mis en possession du ballon, je n'ai qu'un but: passer en vitesse. Souvent je me trompe, je calcule mal mon effort; j'ai coûté à mon équipe plus d'un essai et à moi plus d'une bûche. Ma conscience est cependant tranquille, car je joue le jeu comme je le sens. A mon avis, le trois-quart aile doit tout reprendre en vitesse; rien ne sert d'une passe faite sur place, d'un ballon à terre qu'on ramasse arrêté. Souvent ainsi, manquant le ballon, on nous traite de malingres. Pauvres gens, prenez donc notre place, ou ménagez vos sarcasmes. Songez que le trois-quart centre a droit le plus souvent aux reproches, autant sinon plus que son ailier, car il ne lui a pas donné la balle nettement, à l'estomac où il la bloque. Évitez à l'ailier tout mouvement inutile: se baisser, se retourner est désastreux.

Un bon ailier doit avoir la volonté de marquer à tout prix, sans quoi il ne sera jamais un joueur de classe, il doit pousser à fond, pousser quand même, ne se servant qu'en dernier ressort de la passe en retour ou du coup de pied de déplacement.

Voilà pour l'attaque; quant à la défense, voici

Plaquier le porteur du ballon quel qu'il soit, du moins, essayer de le plaquer, car j'ai une forte répugnance à plaquer qui que ce soit. Ne regardez que ce joueur-là, ainsi vous éviterez les feintes. Ne vous couchez jamais sur les dribblings, sauf dans les cas

trop graves; tâchez de les cueillir, faites de l'obstruction, du cafouillage volontaire. Ne vous exposez pas aux coups de bottes d'adversaires assez fins et assez adroits pour confondre vos reins avec le cuir du ballon. Pourquoi aller à l'abattoir quand votre équipe a encore besoin de vous? Mais ne reculez pas sur ces satanés dribblings, et s'ils sont trop nombreux, gourmandez vos avants qui sont les grands coupables.

Les dangers du rugby sont le seul point noir de ce jeu. Ils pourraient d'ailleurs le plus souvent être restreints dans une grande proportion, si les joueurs avaient, en général, un peu plus de connaissance du jeu qu'ils pratiquent. En effet, les accidents surviennent, presque toujours, au cours de matches d'un intérêt secondaire, contre des adversaires peu scientifiques. Ceux-ci cherchent à remplacer leur manque de science par un excès de force. Ils mettent une trop grande puissance là où la connaissance du jeu leur rendrait plus de services. Les matches entre les équipes nationales sont, pour cette raison, les plus agréables à jouer et les moins dangereux. Aucun équipier ne pense qu'il a intérêt à s'attarder à passer un collier de force ou à s'éterniser sur un homme plaqué. Combien sont plus intéressantes ces parties où chacun sait ce qu'il a à faire et le fait, pour le seul bien des couleurs qu'il défend. Ce sont ces rencontres qui sont, et de loin, les meilleurs souvenirs de ma carrière de footballeur. La bonne conception du rugby est là, dans ces batailles où les meilleurs sont choisis, et où le travail de l'un n'est jamais annihilé par le travail imparfait d'un autre. L'homogénéité naît tout de suite entre joueurs qui ont assez de classe, car ils savent tous ce qu'il y a à faire en toutes circonstances. Le style particulier de chacun est saisi par son voisin et, au bout de quelques minutes de jeu, une équipe de quinze bons joueurs

est plus homogène qu'un team formé d'un assemblage d'équipiers de classe moyenne.

Dans la vie du footballeur persiste un nombre infini de souvenirs, les uns rians, les autres moins gais. Ils doivent tous meubler agréablement la mémoire au jour où l'on en est réduit au rôle de spectateur et d'ancêtre.

Et pour finir, joueurs, mes frères, ne faites jamais attention au public qui vous encourage ou vous traite de « galette »; jouez pour le jeu. Pensez que la masse est ignorante, et dites-vous, chose curieuse, que des gens sensés et bien équilibrés, dans la vie ordinaire, deviennent soudainement stupides dès qu'ils ont payé trois francs ou un seul, plus les frais, pour assister à un match. Ne te déssole pas, public, le joueur se doit aussi de penser de même des journalistes sportifs. Ceux-ci ont une joie que tu n'as pas, ceux du Nord tapent sur les joueurs du Midi, ceux d'un club, sur les équipiers voisins, et vice versa. Mais ils sont humains et excusables.

Voici que je sors du sujet, j'y reviens et je termine en glorifiant à nouveau mon cher sport, qui aura été, avec quelque autre chose, ma belle jeunesse.

ÉMILE LESIEUR.



UN MOMENT D'ÉMOTION

Le joueur à terre après un choc rude est étendu les bras en croix. Peut-être est-il touché durement, ce sont les aléas du rugby.



DULWICH COLLÈGE CONTRE MICHELET

Ce grand match international scolaire s'est disputé sur le terrain du Sporting Club de Vaugirard. Il fut gagné par nos hôtes. Les équipes scolaires anglaises sont nettement supérieures aux équipes françaises en nombre et en qualité.

LE FOOTBALL SCOLAIRE

PAR CONSTANTIN RODENBACH

On se plaint généralement que les équipes scolaires sont moins nombreuses, et moins fortes, qu'elles ne l'étaient jadis. Cette opinion me semble justifiée et injustifiée tout à la fois, selon le point de vue auquel on se place. Peut-être les équipes de naguère possédaient-elles des joueurs plus notoires... Constatons qu'aujourd'hui la moyenne est supérieure, les sports étant entrés désormais dans les mœurs scolaires. Il reste cependant beaucoup de chemin à parcourir pour arriver à un résultat complet.

En Angleterre, l'organisation sportive dans les écoles est parfaite. Il n'y a donc pour atteindre à cette perfection qu'à imiter nos voisins, semble-t-il. Un obstacle se présente dans la différence des tempéraments et beaucoup de raisons physiologiques nous empêchent d'acquiescer leur flegme et leur sang-froid. Est-ce à dire que ces deux qualités soient éminemment sportives ou indispensables ?... Nous ne le croyons pas. Il nous paraît même que la *furia* française pourrait en certaines occasions nous rendre maints services.

Au point de vue général, ce qui manque le plus c'est l'éducation première. Ceux qui croient que la culture physique est encouragée dans nos lycées, se trompent étrangement, elle ne l'est que d'apparence, c'est-à-dire aucunement. Le fait de jouer au football, pour un professeur français, est encore une anomalie. Cette opinion durera jusqu'au jour où les chaires des lycées seront occupées par des agrégés de notre génération sportive. Et ceci n'est pas aussi lointain qu'on le pourrait croire : la résistance des élèves des hautes classes littéraires commence à être vaincue. N'avons-nous pas déjà dans nos rangs de futurs normaliens ?

Il faut remarquer que nos lycéens ne possèdent pas cet esprit de l'école tel qu'on le comprend en Angleterre. Là, tout le monde travaille pour le même résultat. Les équipes sont ainsi plus soutenues. Quand elles jouent, c'est l'honneur collectif qui est engagé. Coiffés d'une casquette, différente selon les écoles — et pour eux un emblème — les collégiens anglais se rendent à chaque match pour encourager par des cris, par des chants, leurs aînés, avec l'espoir qu'ils seront appelés, eux aussi, à l'honneur de défendre leurs couleurs. Pendant la semaine, il n'est question que du match prochain contre telle ou telle fameuse équipe rivale. Les joueurs sont admirés, entourés, discutés. Les professeurs s'y intéressent, personne n'est indifférent. Jamais un membre d'un team scolaire ne consentirait à jouer ailleurs si ses camarades le réclament. Sa défection serait très sévèrement jugée, presque à l'égal d'une trahison ; on lui en tiendrait rigueur pendant longtemps. Malheureusement, les nôtres n'ont ni le même enthousiasme, ni le même amour pour les couleurs de leur école. Il leur

manque encore l'abnégation nécessaire pour former un groupe vivant.

Les équipes peu nombreuses des clubs anglais trouvent leurs recrues parmi les jeunes gens sortis des écoles, lesquels leur apportent des sujets tout formés et dressés dès leur plus jeune âge par un entraîneur salarié ; leur éducation sportive est donc purement scientifique et spécialisée. Il est assez difficile de faire comprendre en France l'importance et la place que prend le football dans la culture générale anglaise. Il est obligatoire dans beaucoup d'écoles, comme l'est ici la gymnastique, et fait partie du programme. La réputation du collège est fortement liée à ses succès sportifs. L'après-midi, vers quatre heures, les élèves, après la classe, se rendent sur le terrain situé toujours dans l'école, sous la direction non seulement de l'entraîneur, mais aussi des professeurs qui sont obligés (*field-duty*) de les aider de leurs conseils. Notons en passant qu'on tient compte dans une large mesure des aptitudes sportives d'un professeur lorsqu'il postule une situation dans l'enseignement. On voit ainsi que pour des jeunes gens formés dès l'enfance par une administration sympathique, dans un milieu où les sports sont la seule distraction, le but de toutes les conversations, le résultat obtenu est tout naturel. Une des plus grandes forces qu'apporte la jeunesse anglaise dans les sports, c'est qu'elle sait continuer une tradition dont elle est fière. Chaque école se spécialise, l'une joue au rugby, l'autre à l'association, rarement aux deux, ainsi on évite les rivaux dans les mêmes rangs, tous les efforts se trouvent dirigés vers un seul résultat. En France, les équipes de lycée ne se soutiennent qu'à l'aide de joueurs appartenant à des clubs assumant la mission qui incombe aux équipes jeunes : former des joueurs. Et encore remarquons qu'ils ne peuvent arriver au même résultat que les écoles d'outre-Manche puisqu'ils n'ont ni les mêmes méthodes, ni la même discipline. Les équipes sont composées de membres d'âge trop différent, se connaissant mal. Pour arriver à un esprit d'association, il faut être en étroite relation.

Mais ce n'est pas seulement l'éducation sportive de la jeunesse qui nous préoccupe, il y a aussi celle des parents. Les familles anglaises ne voient pas dans chaque collégien un futur bachelier. Leur esprit positif se refuse à l'inutilité. Ceux qui sont destinés à la colonisation ou aux affaires se trouvent mieux servis par les bienfaits d'une éducation sportive. Il est superflu de dire qu'en France la mentalité est absolument différente. Les parents sont timorés, ils redoutent, ils exagèrent le danger d'un sport qu'ils ne connaissent pas, et dont l'utilité pratique leur échappe encore.

Pour améliorer la situation, il faudrait prendre exemple sur nos voisins et essayer d'intéresser les maîtres au développement physique et à la santé de leurs élèves.

CONSTANTIN RODENBACH.



LA FINALE DU CHAMPIONNAT INTERSCOLAIRE DE RUGBY 1914

Dans cette finale, le lycée Henri IV remporta la victoire sur l'équipe de Sainte-Geneviève et devint ainsi champion de Paris pour l'année 1914.



UN MATCH UNIVERSITAIRE. — LES POSSIBLES BATTENT LES PROBABLES

Cette photographie a été prise au cours du dernier match de sélection en vue de former l'équipe représentative de Paris qui rencontrera l'équipe homogène de l'Université de Lyon le 24 février, au Parc des Princes.

L'ORGANISATION DU RUGBY DANS L'UNIVERSITÉ

PAR J.-A. BERNARD

Président de la Commission Universitaire.

Il existe en France cinq universités véritablement vivantes et puissantes : Paris, Nancy, Lyon, Bordeaux et Toulouse. Elles ont largement profité en matière d'enseignement : elles ont créé des chaires, des cours, des bibliothèques, des laboratoires, des bourses de voyage et de séjour à l'étranger. Elles n'ont rien fait, non seulement pour améliorer ni aider la vie matérielle des étudiants, mais même pour les rassembler, pour créer entre eux un lien moral ou amical quelconque.

Comment auraient-elles songé à l'éducation sportive de leur clientèle ?

Il paraissait donc naturel que l'initiative privée se substituât, cette fois encore, à l'autorité officielle pour développer les sports dans un milieu si bien disposé à les pratiquer. Ce fut, en effet, de 1900 à 1910, une admirable floraison de clubs, tous universitaires de façade. Paris, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Nantes, Marseille même, eurent ainsi leurs sociétés amies de l'Université !

Louis Dedet, toujours d'une logique inflexible, voulait faire interdire à toutes ces sociétés qui n'avaient d'olympique ou d'universitaire que le nom, ces titres fallacieux. Je fis observer que ces prétendus amis nous rendaient au moins le service de défendre un principe et une cause que nous abandonnions.

A Paris, le S. C. U. F. ne pénétra pas à la vieille Sorbonne, il sembla avoir fait cependant la conquête géographique du quartier Latin. Toute la montagne Sainte-Geneviève devint donc son département. A ce succès s'arrêta l'entreprise du Sporting : on l'a vu depuis poursuivre une glorieuse carrière sans plus se soucier de son titre que tant d'autres clubs contemporains.

Plus jeune, plus instruit par l'expérience, le P. U. C. semblait devoir entreprendre avec plus de succès l'organisation des jeux athlétiques à l'Université de Paris. Mais il ouvrit tout de suite ses portes à toute la jeunesse de l'Académie. Submergés par les scolaires, les véritables étudiants ne furent, parmi les nouveaux sociétaires, qu'une faible minorité. Le P. U. C. résolut néanmoins d'organiser pour la première fois de véritables championnats réservés aux universitaires. Il prit encore les vieilles facultés pour base de son organisation. C'est entre elles qu'il ouvrit le concours de rugby et d'association. Certes, les équipes ne firent pas défaut, outre le droit, la médecine, la pharmacie, les vétérinaires d'Alfort formèrent naturellement une faculté spéciale, l'Ecole Centrale figura l'industrie, et les bons Grignonnais l'agriculture ! Nous n'avions jamais eu tant de facultés ; ceux qui n'en avaient aucune pouvaient se mettre au service des groupes indigents.

Mais le club n'avait ni l'autorité morale, ni les ressources nécessaires pour mener à bien l'entreprise qu'il avait eue le grand honneur d'essayer, et les intéressés n'étaient pas en état de le seconder par leur bonne volonté et leur empressement.

C'est alors, en 1912, que le bureau du Conseil de l'U. S. F. S. A. crut le moment venu d'intervenir, et sur la proposition de Reichel, il vota le principe des championnats universitaires. En transmettant à la commission compétente le vote du conseil, le secrétaire général de l'Union y ajoutait ces recommandations générales qui dénotent tout de suite son esprit clair, et voyant bien l'avenir : il fallait que les nouvelles épreuves fussent disputées entre universités régionales et qu'elles fussent ouvertes aux universités étrangères.

Ainsi, plus d'épreuves interfacultés, une seule équipe par université, un seul « quinze » ou un seul « onze », aux couleurs de Paris, de Toulouse, etc., avec possibilité pour les vainqueurs de rencontrer les bleus d'Oxford et de Cambridge. Idées justes que la Commission universitaire a faites siennes.

Cette Commission, saisie au mois de février du vœu de l'Union, décida d'organiser immédiatement au moins une des épreuves prévues, afin de préparer l'avenir et d'habituer le monde universitaire aux nouveaux concours. Seul le championnat de rugby fut donc disputé en 1912 et ce fut l'Université de Toulouse qui y triompha.

Verrons-nous cette année de belles luttes entre nos Universités ? Oui, sans doute, parce qu'à Paris des jeunes gens, appartenant à toutes les facultés sans exception, ont pris à cœur la formation de leurs équipes et ont résolu de les faire triompher.

Ni Toulouse, ni Bordeaux, ne sont décidés à leur abandonner facilement la victoire.

Amis de l'Université, qui avez si courageusement et si gentiment entrepris de pratiquer ensemble de beaux sports et de créer entre vous des liens d'une réelle amitié, ne vous dissimulez pas la difficulté des obstacles que vous aurez encore à surmonter.

Vous aurez contre vous la dispersion des étudiants semés aux quatre points cardinaux de villes immenses, insaisissables hors des amphithéâtres des facultés. Vous ne pourrez compter sur les maîtres de ces facultés, excepté les professeurs des facultés de médecine, généralement bien disposés à vous seconder. Les associations d'étudiants, toujours en quête de subventions et de faveurs officielles, discréditées par la politique ou la nullité de leurs services, seront pour vous des rivales, sans crédit, il est vrai. Les grands clubs qui sont bien plus anciens que les universités vous disputeront les meilleurs joueurs, si vous commettiez de nouveau la faute de vouloir leur faire concurrence au lieu de vous consacrer à votre tâche spéciale. Si vous persévérez dans le programme que l'Union et ses comités régionaux vous ont tracé, nul doute cependant que vous n'arriviez comme vous le désirez, d'abord à propager dans votre milieu la pratique des sports que nous aimons, ensuite à créer entre étudiants ces relations cordiales que semble supposer le beau nom d'Université.

J.-A. BERNARD.



DE BEYSSAC CONDUIT UN DRIBBLING

Le dribbling était très en honneur autrefois dans les équipes françaises, il l'est encore de l'autre côté du détroit, chez les Irlandais et les Ecossais. Cette façon d'attaquer est moins brillante que le "hand-ball", mais elle est indispensable en certaines occasions où seule, elle est effective.

LA CONCEPTION DU JEU D'AVANTS

PAR PAUL MAURIAT

Ex-Capitaine de l'équipe de France.

ENTRE tous ceux que l'on peut tenir dans un « quinze », le poste d'avant est celui qui demande le plus de science. En effet, non seulement un avant doit pouvoir jouer dans le jeu ouvert comme un homme des lignes arrières, mais encore il doit apprendre ce qu'il doit faire dans trois phases importantes du jeu et particulières à son poste : la mêlée, le tenu, la touche.

Certes, le jeu d'avant est le plus pénible et le plus ardu, mais il a pour ses adeptes cette satisfaction : c'est qu'il peut s'apprendre ; on peut beaucoup s'y améliorer par le travail et presque toujours, si l'on ne devient pas un grand avant, on peut devenir tout au moins un bon avant.

La qualité primordiale d'un avant est d'aimer la bataille pour la bataille. Il faut absolument jouer de toute son ardeur, sans jamais se rebuter et, malgré tout, ne jamais perdre son sang-froid. Jouer avec méthode est ce qui donne les meilleurs résultats pour une équipe ; c'est pourquoi on ne saurait parler du jeu d'un avant en particulier ; un avant doit jouer comme sa ligne a décidé de jouer dans les circonstances spéciales où elle se trouve ; la valeur de cette ligne réside dans la discipline des éléments qui la composent, d'une part, et, d'autre part, dans la vigueur et la maîtrise plus ou moins grandes avec lesquelles ils exécutent la méthode prescrite. Rien de plus dangereux que ces camarades trop pleins d'initiative qui ne jouent pas comme il leur a été demandé ; quelle que soit leur valeur personnelle, ils sont « indésirables » dans une ligne d'avants, car ils détruisent la cohésion morale de leur ligne. Que l'on se rallie donc à une méthode et que l'on joue toujours en s'inspirant de cette méthode.

Il semble que l'on n'a pas encore assez reconnu la puissance d'un paquet d'avants qui jouerait le jeu et le même jeu. Plus que quiconque peut-être en France, les Bordelais l'ont compris et, de leurs efforts, sont sortis des lignes d'avants jouant en grand style et avec ensemble. La longue suite de leurs victoires témoigne en faveur de l'efficacité de leur méthode, comme en témoignent aussi les victoires arrachées par les équipes écossaises sur les équipes galloises, au temps de la plus grande splendeur des Gallois.

Gallagher lui-même, l'apôtre du jeu ouvert, dans son livre *The complete rugby footballer* commente ainsi le jeu au pied pratiqué par les avants d'Ir-

lande : « Il y a beaucoup de belles choses à voir dans le bon rugby, mais si l'on y réfléchit avec calme, on incline à penser qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus prenant que le spectacle d'un pack d'avants irlandais descendant le terrain en trombe, gardant dans un rush impétueux le contrôle de la balle. Un homme qui étudie et aime le jeu n'oubliera jamais cette leçon de choses. Cela le convaincra que — plus souvent qu'il ne l'avait imaginé — le jeu au pied combiné entre avants est tout aussi bien que le jeu ouvert et la passe entre les lignes arrières. »

Mais si l'on ne saurait exagérer l'importance d'une mêlée robuste, ni l'efficacité du dribbling, il serait dangereux, d'autre part, de vouloir imposer à la ligne d'avants tout le poids de la partie. Le pack le plus déterminé et le plus ardent s'épuise à vouloir mener seul tout le jeu et il faut se garder d'adopter une méthode trop exclusive.

Il vaut mieux rester dans la vraie tradition et jouer, non pas une seule partie du jeu, mais tout le jeu, c'est-à-dire le jeu classique. Un engouement irréfléchi pour le jeu à la main à outrance pourrait mener à mal le rugby français. A l'heure actuelle, en effet, nos équipes pratiquant avec le plus de ferveur le « hand-ball » comptent encore dans leurs rangs des joueurs ayant pratiqué le jeu orthodoxe et ayant défendu contre ce jeu ; mais si nos jeunes joueurs se spécialisaient par trop, ne seraient-ils pas dans un avenir prochain facilement dérouterés par des équipes sachant jouer non seulement le hand-ball, mais le rugby ? On a en France une tendance trop grande à juger le football français par les résultats obtenus entre équipes françaises et par l'allure du jeu au cours de ces rencontres.

Pour envisager plus sainement une évolution qui semble bien rapide, il faudrait considérer les résultats obtenus contre des équipes britanniques, et là encore Bordeaux, en tant que club, a obtenu avec la méthode classique les plus beaux résultats connus en France.

Pour l'avenir du rugby français, que les jeunes avants, sans se laisser entraîner trop promptement par l'apparente facilité et le brio séduisant du jeu à la main, apprennent donc avec méthode tout leur jeu. Ils pourront peut-être un jour assurer le succès à la France dans ses rencontres internationales.

PAUL MAURIAT.



MAURIAT

Mauriat, un des plus scientifiques avants de France, longtemps capitaine du Football Club de Lyon, fut capitaine de l'équipe de France en 1912.



UN PLAQUAGE A LA TÊTE

Nous avons réuni dans cette page des photographies de plaquages divers. Le document ci-dessus représente un joueur nantais plaquant un adversaire par la tête.



UN PLAQUAGE EN ARRIÈRE

Un joueur du Racing s'est échappé; il est rejoint par un joueur du Sporting Club Universitaire de France, qui le met à terre tandis qu'il tombe lui-même, emporté par son élan. — En médaillon : un plaquage à la ceinture. Le joueur plaqué, soulevé de terre, va retomber sur le dos.



UN MAGNIFIQUE PLAQUAGE

Cette photographie, prise au cours du match France-Angleterre, est tout à fait typique. Le plaquage à la ceinture est un geste qui n'offre pas les dangers qu'on lui prête.



UN PLAQUAGE AUX JAMBES

Le joueur noir (Possible du Sud) est plaqué aux jambes par un joueur blanc (Probable du Sud). Le plaquage est bon, l'homme ne peut éviter la chute.



UN PLAQUAGE TARDIF

Le joueur blanc et bleu s'est précipité pour saisir son adversaire (Theuriel) aux jambes, mais il arrive trop tard, car Theuriel a déjà pu donner un coup de pied de déplacement. En médaillon : Tyrrel saisit André à la ceinture et s'efforce de le mettre à terre.

PLAQUAGE EN VITESSE

Angleterre en 1912, au Parc des Princes, est le seul qui soit efficace en toutes circonstances et qui lui attribue en général.



UN DÉPART D'ANDRÉ

André marque le premier essai pour le Racing après avoir évité Labasté et débordé l'arrière par un long coup de pied à suivre. On le voit ici s'échappant et se défilant de la prise d'un adversaire. Par la suite, il réussit un fort joli but sur coup-franc.



UNE ATTAQUE DU RACING

Les avants du Racing eurent l'avantage sur leurs adversaires, il n'en fut pas de même en lignes arrière. Notre photographie montre une attaque des Parisiens arrêtée par les Bayonnais. Le trois-quart centre n'a pas fait, avec assez de rapidité, la passe à son ailier.

PREMIÈRE DÉFAITE DES CHAMPIONS DE FRANCE

Sur le terrain de Colombes qui les avait vus l'an dernier, en avril, follement triomphants, les Bayonnais ont subi hier leur première défaite. Le Racing-Club de France, champion de Paris, a accompli cet exploit, et, par deux points, s'est assuré la victoire de justesse.

Les deux équipes se présentaient sur le « ground », amputées de quelques-unes de leurs meilleures unités, Hedembaight, Poeydebasque et Charley manquaient à Bayonne, tandis que ni Sthrol, ni Arnal ne pouvaient jouer pour le Racing.

Durant la première mi-temps, l'avantage fut du côté des méridionaux. Ils s'assurèrent le ballon en mêlée, de façon à peu près constante, et attaquèrent durant presque toute cette phase de jeu. Ils ne donnèrent pas l'impression de mener leur offensive avec la même fougue et le même allant que l'an passé. Les joueurs du Racing se portaient, en effet, avec une rapidité fort grande à la hauteur de l'attaque adverse, et grâce à la lenteur du demi de mêlée, les attaques bayonnaises se trouvaient étouffées dès leur départ.

Néanmoins, les Champions de France purent par deux fois dépasser la ligne de but des Parisiens ; leur premier essai provint d'une faute assez grossière de l'arrière du Racing, qui manqua son coup de pied en touche, et fit rebondir le ballon sur un attaquant Bayonnais. Le deuxième naquit après une touche longue, et Fernand Forgues porta à six points l'avance de son club.

Au début de la seconde mi-temps, la physiologie du jeu ne changea guère, et Bayonne continua à attaquer de façon incessante. Labasté, échappant à André, augmenta le score de Bayonne en réussissant un fort bel essai en coin de terrain, après une offensive de toutes les lignes méridionales. Mais au bout de quelques minutes, les champions de Paris reprirent l'avantage. Le ballon fut contrôlé presque à tout coup par la mêlée du Racing, et les avants de ce quinze firent preuve dès ce moment d'une grosse supériorité. Avec un souffle merveilleux, ils continuèrent le jeu à l'allure où ils l'avaient commencé, alors que les avants bayonnais faiblissaient à vue d'œil. Sur une attaque de Bayonne, le ballon roule à terre, André se

saisit de la balle au rebond, déborde son adversaire direct, Labasté, et acculé par l'arrière bayonnais sur la touche, le déborde d'un long coup de pied. Finalement, il passe en vitesse tous ses adversaires, et touche le premier le ballon en camp ennemi.

Peu de temps après, un coup franc est accordé aux Parisiens devant les buts adverses, à quarante mètres de ceux-ci. André réussit le but, grâce à un coup de pied magnifique. A ce moment l'Aviron compte neuf points et le Racing six ; mais il faiblit dans les dernières minutes du match et les champions de Paris mènent toutes les attaques.

La dernière d'entre elles permit à Lane, après une série de passes de toute la ligne de trois-quarts, de marquer un dernier essai. Decamps en réussissant le but donna la victoire finale au Racing par onze points à neuf.

Un autre match très important se disputait à Paris, dimanche dernier, et mettait aux prises le Stade Toulousain et le Stade Français. Ne pouvant assister à une rencontre à Colombes et à une partie au Parc des Princes, je me contenterai de parler de celle-ci par oui-dire. Le Stade Français, qui semblait imbattable après la première mi-temps, où il avait totalisé 11 points, empêchant ses adversaires de marquer une seule fois, vit soudain la fortune changer dans la seconde moitié, et tandis qu'il ne pouvait augmenter sa marque, se faisait prendre 20 points par les Toulousains. Comme dans ses précédentes parties, le Stade Français fut infiniment brillant au début pour s'effondrer ensuite. Les Méridionaux firent preuve d'une grande énergie, ne se laissant pas décourager par le lourd handicap des trois essais et du but du début. Ils remontèrent méthodiquement, avec patience, sans d'ailleurs faire montre d'une science exagérée, vinrent au niveau des Parisiens, puis les dépassèrent pour ne plus être inquiétés.

La partie fut, paraît-il, loin d'être belle, et la plupart du temps se disputa confusément et dans le plus inesthétique cafouillage.

JACQUES DEDET.



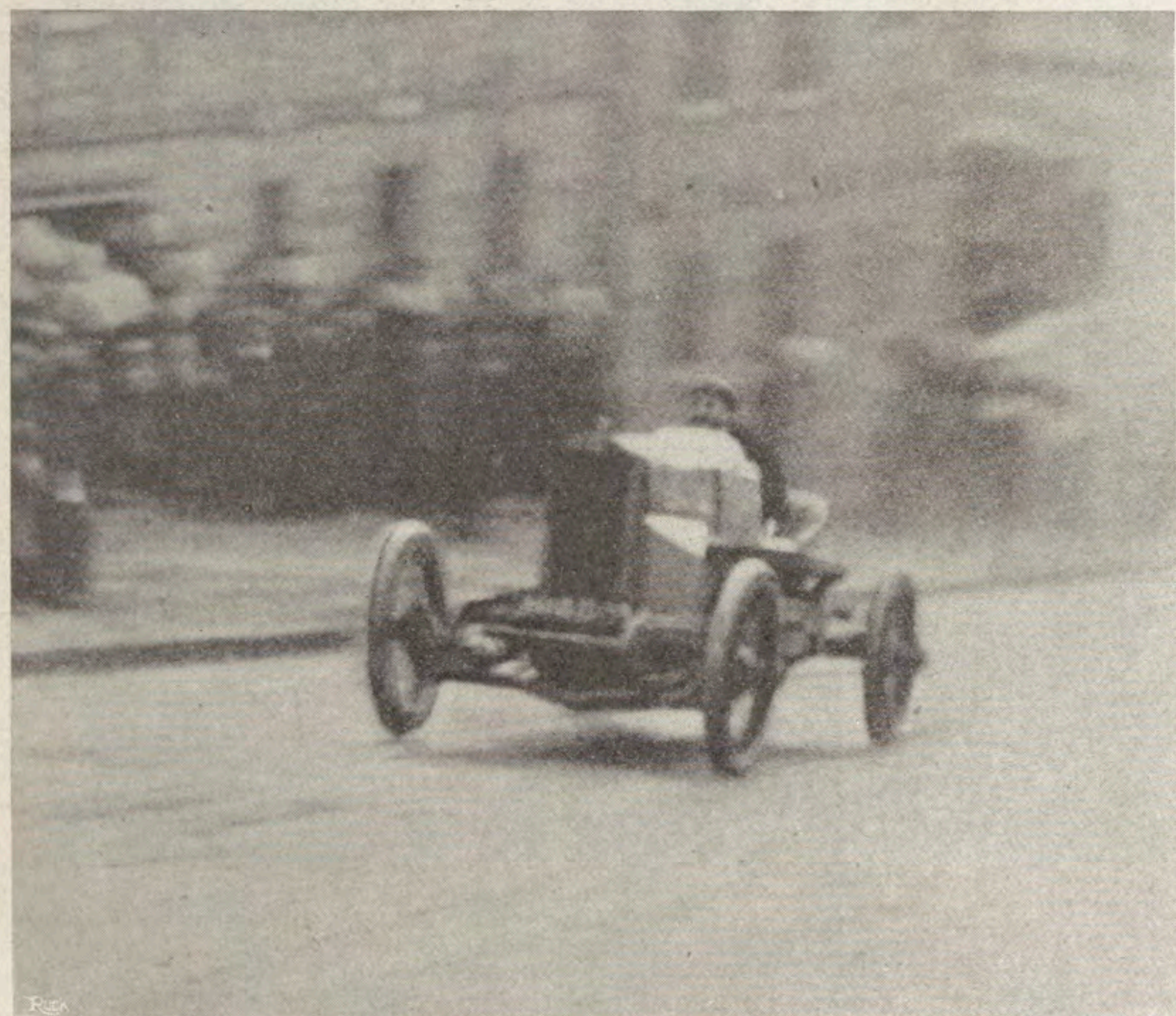
LABASTÉ ÉVITE ANDRÉ

Sur ce cliché, on peut voir la disproportion qui existait entre les deux trois-quarts ailes, André et Labasté. Celui-ci, plus agile et plus souple, esquiva les arrêts de son adversaire, tandis que ce dernier s'efforçait de le passer en vitesse.



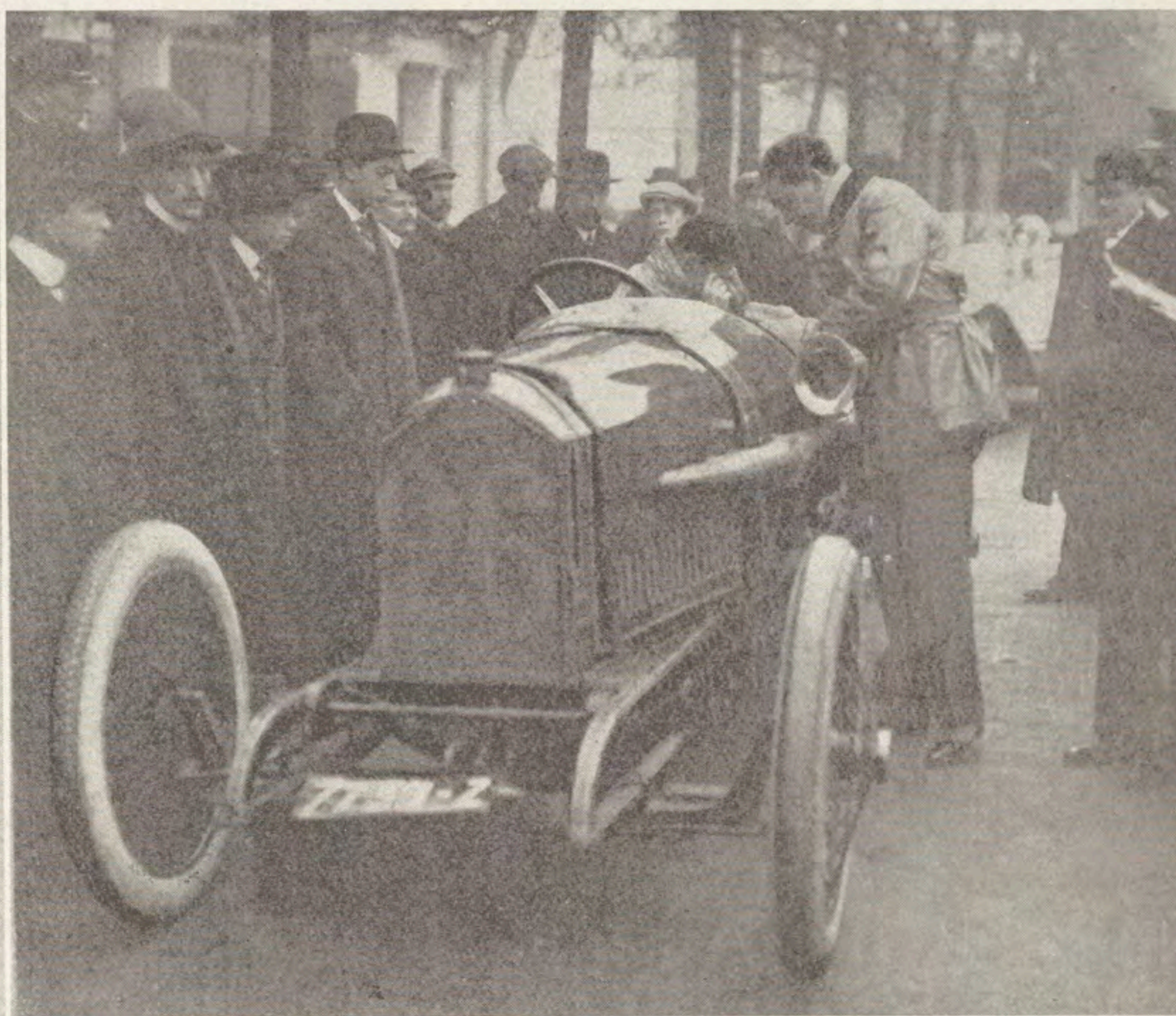
LA FOULE A LA COURSE DE COTE DE LA RUE D'ERNEMONT

La Vie au Grand Air est fière du succès éclatant remporté par son rallie automobile Paris-Rouen : 39 voitures prirent part à cette importante épreuve qui deviendra classique. La course de côte, qui se disputa sur les 700 mètres de la rue d'Ernemont, à Rouen, attira une foule considérable.



VIOLET, VAINQUEUR DU RALLYE

La victoire du rallye revint à Violet, dont la course fut d'une régularité extraordinaire. Le maximum de points était 60 et Violet gagna avec 59,180.



LES VAINQUEURS DE LA COURSE DE COTE

Sur la même voiture, Chamont et Jannier, tour à tour, montèrent la terrible côte de la rue d'Ernemont et réussirent à faire exactement le même temps, soit 43 s. 2/5.

LE RALLIE AUTOMOBILE DE LA " VIE AU GRAND AIR "

Le premier rallie automobile organisé par la Vie au Grand Air sur le parcours Paris-Rouen a remporté un succès que nous n'osions pas même espérer : le départ des 39 concurrents, en pleine avenue des Champs-Élysées, se déroula, malgré l'heure matinale, devant une assistance extrêmement nombreuse ; tout le long du parcours, les populations acclamaient les automobi-

listes, auxquels le règlement, basé sur la régularité, interdisait toute imprudence. L'arrivée à Rouen constitua un événement et la course de côte sur la terrible rampe de 700 mètres de la rue d'Ernemont, montant jusqu'à 18 0/0, fut un triomphe. Nous ne saurions trop remercier ceux qui voulurent bien contribuer à cette solennité : les coureurs et l'A. C. de Normandie.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO, NOUS DONNERONS LE COMPTE RENDU COMPLET DU RALLIE PARIS-ROUEN.

LES SECRETS DE LA COURSE A PIED, par JEAN BOUIN

Nous commencerons dans notre prochain numéro la sensationnelle série que nous avons demandée au glorieux pédestrien français, Jean Bouin, recordman du monde de l'heure. Jean Bouin, on le sait, est un athlète qui se sert autant de la tête que des jambes, pour obtenir les résultats extraordinaires que nous avons enregistrés si souvent.

Dans l'ouvrage que nous allons publier, il exposera les principes de l'entraînement tel qu'il le conçoit, et nul doute que les préceptes qu'il donnera ne soient suivis avec le plus grand profit par les jeunes gens qui se préparent à la prochaine Olympiade.

MA CARRIÈRE CYCLISTE, par FRANK KRAMER

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'intéressant récit que nous avons commencé la semaine dernière : « Ma carrière cycliste », par Frank Kramer.

LA VIE AU GRAND AIR.

PROPOS D'UN SPORTSMAN

Les deux performances.

Qui expliquera les insondables mystères de crédulité de l'âme humaine ? A la même page, la première, dans les mêmes journaux, en face l'un de l'autre, s'évalent les deux articles. Dans l'un, on conte que l'Allemand Ingold vient de battre, de loin, le record du monde du vol sans escale et de la durée, par 16 h. 20, 1.700 kilomètres. Le reporter, né malin, et à qui on ne la fait pas aisément, croit de son devoir d'émettre quelques doutes sur la possibilité d'un pareil tour de force.

En revanche, dans la colonne d'en face, le lieutenant de vaisseau anglais Porte explique avec complaisance, par la plume du même reporter, qu'il va tenter de voler d'Amérique en Europe, ce qui suppose, ajoute-t-il d'un petit air négligent, 3.000 kilomètres sans escale, sans point de repère, sans possibilité de connaître sa dérive, au-dessus de la mer.

On est sceptique ou on ne l'est pas, c'est du moins l'opinion commune. Quelle erreur ! On est sceptique ici, crédule là, il ne s'agit que d'avoir la manière.

J'espère qu'un jour ou l'autre on traversera l'Atlantique en aéroplane. Mais ce jour-là, on aura d'abord vu, ce qui s'appelle vu, le moteur avec lequel on enlèvera, fût-ce pour voler un mètre, le poids d'essence nécessaire pour voler trois mille kilomètres. La tentative, ce jour-là, n'en sera ni moins dangereuse, ni moins héroïque que ce qu'on peut imaginer. Elle reposera sur une chance quelconque de succès. Pour le moment, on a autant de chance de voler de New-York en Europe que de bombarder une ville de la Corse en lui tirant des coups de canon, de Nice. La pièce, c'est-à-dire le moteur, ne porte pas. Les obus tomberont dans la mer quelle que soit l'habileté de l'artilleur.

J'ai cru un moment que le lieutenant Porte pré-jugeait et espérait un cyclone, qui l'aurait emmené à 100 kilomètres à l'heure. Au contraire, il déclare qu'il n'a rien à redouter. Il n'a donc rien à espérer non plus, et sa tentative est, par avance, vaine.

Mais qui dira pourquoi elle est la seule à n'exciter ni le soupçon ni l'ironie ?

WHIPPER

AUTOMOBILE

Notre Rallie-Automobile Paris-Rouen.

La Vie au Grand Air a enregistré dimanche, à Rouen, un très grand succès. Notre rallie automobile qui avait réuni 57 engagements, y a amené près de 40 voitures qui, l'après-midi, sur la côte désormais célèbre de la rue d'Ernemont, se sont trouvées en compétition avec une dizaine d'autres concurrents régionaux.

Tout s'est passé sans incident d'aucune sorte, à la satisfaction de chacun et nous devons adresser ici tous nos remerciements à l'Automobile Club Normand, à son dévoué président M. Marcel Debons,

et aux membres de son comité MM. Nain, Nuvial, Morin, Delabert, Berson, Leclerc, dont l'actif concours nous a permis de mener à bien les mille détails d'organisation.

Le départ de Paris, bien que matinal, entre 7 et 8 heures du matin, avait amené devant l'hôtel de la Vie au Grand Air, aux Champs-Élysées, un grand nombre de curieux et il fallut un important service d'ordre pour assurer la facilité du départ.

A l'arrivée du rallie à Rouen, place Saint-Paul, beaucoup de monde aussi pendant toute la matinée ; mais quelle foule, combien de milliers de personnes échelonnées entre la place Beauvoisine et la route de Neufchâtel, pour voir monter à près de cent à l'heure, aussi bien les racers déjà illustrés par de retentissantes victoires que les petites voiturettes dont les performances furent glorieuses !

Oui, le succès fut tel, que tout le monde, à l'unanimité, concurrents et Rouennais, nous ont demandé de recommencer cette journée heureuse. Il est donc, dès aujourd'hui, entendu que le rallie Paris-Rouen et la course de côte de la rue d'Ernemont (650 mètres de 6 à 18 0/0) seront annuels.

Mais revenons au détail de nos épreuves sportives. Le rallie, rappelons-le, comportait un classement basé sur la régularité de marche. Les concurrents s'arrêtaient à deux contrôles situés à Mantes, et à Igoville. Les distances comprises entre ces points étaient : de Paris à Mantes, 50 kilomètres ; de Mantes à Igoville, 60 kilomètres et d'Igoville à Rouen, 16 ; au total 126 kilomètres. Les moyennes de marche étaient prises entre chacun de ces contrôles. Pour se bien classer, il suffisait, non pas d'aller vite, mais de maintenir des moyennes de marche aussi égales que possible. Prenons l'exemple du gagnant du rallie, M. Violet. Les trois moyennes établies par lui sur les trois sections du parcours, sont 36 kilomètres, 35 kil. 30 et 35 kil. 18. L'idéal eût été de réaliser trois fois la moyenne de 36 ; l'irrégularité de marche se traduit donc ici par la différence entre la moyenne la plus élevée et la moyenne la plus faible, soit 0.82. Ce chiffre, nous le retranchons du nombre 60 (le même pour tous), et le résultat obtenu 59.18 nous servira pour le classement, le chiffre le plus élevé étant le meilleur.

Pourquoi, faire intervenir ce chiffre 60 ? Afin de pouvoir soustraire les points de pénalisation imposés en cas de moyennes au-dessous de 30 au-dessus de 40, à raison de 1 point par kilomètre.

Certains, qui avaient maintenu une moyenne de marche très régulière, se sont trouvés distancés pour avoir cédé un peu trop au plaisir de la vitesse et avoir dépassé le 40 de moyenne. Quelques-uns même, trois ou quatre que nous ne nommerons pas, ne figurent pas dans notre liste d'arrivées pour avoir accéléré un peu trop.

Voici, d'après ces calculs, le classement des concurrents du rallie automobile.

1. MM. Violet	(Violet-Bogey)	59.18
2. Langlois	(Nagant)	58.98
3. Cavé	(Hispano Suiza)	58.95
4. Brown	(Anasagasti)	58.47
5. Godillot	(Bellanger)	58.14
6. Lamberjack	(Zedel)	57.97
7. Masuger	(Hispano-Suiza)	57.97
8. Bara	(Hispano-Suiza)	57.96
9. Lallement	(Phenix)	57.89
10. Bolling	(Mors)	57.80
11. X.	(Zedel)	57.50
12. Lerefait	(Audax)	57.31
13. Duteurtre	(Violet-Bogey)	57.24
14. Renault	(R. Renault)	57.23
15. Maignien	(Delaugère-Clayette)	57.03
16. Darmont	(Morgan)	56.94
17. Daucourt	(Ford)	56.93
18. Armingeat	(Hispano-Suiza)	56.78
19. Montarnier	(Th. Schneider)	55.21
20. Ménard	(Humber)	54.22
21. Ellec	(Valpic)	54.20
22. Taylor	(Morgan)	54.13
23. Ameline	(Buchet)	53.33
24. Deuve	(Ford)	53.17
25. Coignet	(Automobilette)	51.93
26. M. d'Avaray	(Pierron)	51.57
27. Baudelocque	(Morgan)	48.41
28. Morel	(Audax)	41.92
29. Celerier	(Peugeot)	41.12
30. Champoiseau	(Th. Schneider)	39.05
31. Ducruzel	(Automobilette)	36.70
32. Martin	(Turcat-Méry)	34.33
33. Dupuis	(Piccard-Pictet)	14.48

Cinq autres concurrents, partis de Paris, ne s'étant pas arrêtés dans les contrôles, se sont donc trouvés disqualifiés. Les coefficients de classement ci-dessus servent pour le classement final des trois rallyes : Rouen, Orléans et Amiens.

Passons maintenant à la course de côte. Les concurrents étaient répartis en cinq catégories d'après la cylindrée de leur moteur. Les départs étaient donnés, voiture arrêtée, moteur en marche, mais conducteur et voyageurs à terre. Voici le classement par catégories :

1 ^{re} CATÉGORIE (AU-DESSOUS DE TROIS LITRES)			
1. MM. Viriot	(Bugatti)	45 s. 4	
2. Violet	(Violet-Bogey)	54	4
3. Taylor	(Morgan)	55	2
4. Baudelocque	(Morgan)	57	1
5. de Neufville	(Bugatti)	58	1
6. Darmont	(Morgan)	1 m. 7	4
7. Farcis	(Majola)	1	23 4
8. Duteurtre	(Violet)	1	25 1
9. Coignet	(Automobilette)	1	25 1
10. Ellec	(Clyno)	1	32
11. Ducruzel	(Automobilette)	1	56 1
12. Renault	(R. Renault)	2	5
13. Quesnay	(De Dion-Bouton)	2	10 2

2 ^e CATÉGORIE (DE 1 LITRE 500 A 2 LITRES)			
1. MM. Suère	(Suère)	53 s. 4	
2. Demeister	(Demeister)	1 m. 11	1
3. Lebas	(Audax)	1	13 4
4. Morel	(Audax)	1	17
5. Lamberjack	(Zedel)	1	22 2
6. X.	(Audax)	1	24 1
7. Lerefait	(Zedel)	1	48 3
8. Celerier	(Peugeot)	1	52 3

3 ^e CATÉGORIE (DE 2 LITRES A 2 LITRES 500)			
1. MM. Lallement	(Phenix)	1 m. 2 s. 2	
2. Risler	(La Buire)	1	16 2
3. Bolling	(Mors)	1	22 2

4 ^e CATÉGORIE (DE 2 LITRES 500 A 3 LITRES)			
1. MM. Chaumont	(Peugeot)	43 s. 2	
1 bis. Jannier	(Peugeot)	43	2
3. Masuger	(Hispano-Suiza)	44	
4. Dupuis	(Piccard-Pictet)	1 m. 4	4
5. Dieppedale	(Ford)	1	15 1
6. Deuve	(Ford)	1	18 1
7. Daucourt	(Ford)	1	18 2
8. Brown	(Anasagasti)	1	30
9. Deneufville	(Hispano-Suiza)	1	57
10. Maignien	(Delaugère)	2	14

5 ^e CATÉGORIE (AU-DESSUS DE 3 LITRES)			
1. MM. Bara	(Hispano-Suiza)	45 s. 4	
2. Champoiseau	(Schneider)	51	4
3. Langlois	(Nagant)	58	
4. Duray	(Turcat-Méry)	59	2
5. Violet	(Turcat-Méry)	1 m. 0	2
6. Deneufville	(Hispano Suiza)	1	0 2
7. Martin	(Turcat-Méry)	1	10 2
8. Armingeat	(Hispano Suiza)	1	18
9. Montarnier	(Th. Schneider)	1	43

Nos prochains rallyes, dont les règlements sont les mêmes, se disputeront sur Orléans le 1^{er} mars, et sur Amiens le 15 mars.

PAUL MEYAN.

Rallies - Automobiles de la "Vie au Grand Air"

Paris-Orléans

(1^{er} Mars)

Notre prochain rallie-automobile a pour but Orléans, à 114 kilomètres de Paris. C'est le dimanche 1^{er} mars qu'il se disputera, sous le même règlement que celui de Paris-Rouen, c'est-à-dire que le classement est basé sur la régularité des moyennes de marche.

Le départ sera donné entre 7 et 8 heures du matin, le dimanche 1^{er} mars, devant les bureaux de la Vie au Grand Air, 90, avenue des Champs-Élysées.

L'itinéraire passe par Etampes (50 kilomètres), contrôle à la gare du chemin de fer, Angerville, Toury, Artenay, Orléans où l'arrivée se fera à l'entrée du faubourg Bannier, au point terminus des tramways. Entre Etampes et Orléans, les concurrents auront à s'arrêter à un contrôle secret.

A chaque contrôle, un commissaire muni d'un brassard et d'un drapeau blancs avec lettres bleues, visera les carnets de route.

A l'arrivée, les concurrents seront dirigés vers le garage-exposition (facultatif) situé dans la Salle des Fêtes de la Ville d'Orléans, à côté de la cathédrale.

LA COURSE DE 500 METRES

Cette course se disputera entre deux et quatre heures de l'après-midi, sur le quai de la Madeleine.

Dès une heure et demie, les concurrents devront être rendus sur ce quai, à 600 mètres en aval du nouveau pont, pour y recevoir leurs numéros d'ordre.

Les départs seront donnés, dans l'ordre des catégories, arrêtés, moteur en marche, conducteur à terre.

Les concurrents auront à parcourir d'abord une distance de 500 mètres dans la direction du nouveau pont ; là, ils feront un quart de virage et termineront la course en marche arrière sur 80 mètres.

Les engagements sont reçus jusqu'au jeudi soir, 26 février, au siège de l'Aéro-Club du Centre, place du Martroi, Orléans, et dans les bureaux de la Vie au Grand Air, 90, avenue des Champs-Élysées.

Le montant du droit d'entrée est de cinq francs par voiture pour le rallie et la course.

Paris-Amiens.

(15 Mars)

Quinze jours plus tard, le dimanche 15 mars, notre troisième rallie-automobile aura pour théâtre le parcours Paris-Amiens.



PARMELIN APRÈS LE DÉPART

L'aviateur suisse Parmelin accomplit, le 11 février, l'exploit de la traversée du Mont-Blanc en aéroplane. Il vola de Genève à Aoste, franchissant le point culminant de l'Europe à une altitude de 5.300 mètres. (Monoplan Deperdussin, moteur Le Rhône, hélice Chauvière, bougies Oléo.)



PARMELIN SIGNE DES CARTES

Avant son départ de Genève, Parmelin est assiégé par les amateurs de cartes postales qui lui demandent son autographe.



AGÉNOR PARMELIN

Comme Bider, Audemars et Ingold, Parmelin est Suisse. Il avait pris part au meeting de la Coupe Gordon-Bennett à Reims.



LES INQUIÉTUDES DES PROCHES

Parmelin vient de prendre son vol: sa femme, sa belle-sœur et sa nièce suivent anxieusement les péripéties de l'audacieux exploit.

LE MONT-BLANC EST VAINCU PAR AGÉNOR PARMELIN

Une seule montagne restait à vaincre en Europe: le Mont-Blanc. Cet exploit semblait difficilement réalisable. Il fallait, en effet, une énergie et une audace rares pour le tenter. Mais les aviateurs se souciaient autant des dangers que les pontifes de mettre de l'argent à leur disposition. Depuis quelque temps, le Suisse Parmelin, presque inconnu du grand public, caressait le projet d'aller violer de ses ailes le domaine de la colossale montagne. Le 11 février, il quittait Genève et après un voyage de 110 kilomètres, au cours duquel il franchissait le Mont-Blanc, à 5.300 mètres d'altitude, il venait se poser délicatement à Aoste.

Rappelons les vols célèbres au-dessus des montagnes: 23 septembre 1910,

Chavez traverse le Simplon, volant de Brigue à Domodossola où il fait une chute qui lui est fatale; en 1911, Jules Védrières, en 1913, Brindejone des Moulinais et Gilbert traversent les Pyrénées; en 1912, Lelasseur de Ranzay survole les Apennins avec un passager; en 1913, le 24 janvier, Bider traverse les Pyrénées dans leur plus grande largeur; le lendemain, Bielovucic va de Brigue à Domodossola par le Simplon; le 13 juillet, Bider traverse la Jungfrau (4.200 mètres) de Berne à Milan; puis en Indo-Chine, Marc Pourpe passe la chaîne du Kaï-Khing (75 kilomètres, altitude, 2.000 mètres); ce sont enfin Daucourt, Jules Védrières et Bonnier qui survolent le Taurus et Marc Pourpe qui franchit les montagnes du désert du Soudan.



Boston IV.

Le Morvan.

Prince Christian.

Ekwanok.

LE SAUT DU BROOK DANS LE PRIX DE BILLANCOURT (Steeple, 3.800 m., 15.000 francs).

Calendal, Le Systémier et Phébus sont partis en tête. A la rivière des tribunes, Phébus et Calendal tombaient. Dans les tournants, tous les concurrents se groupaient. Après le bull-finch, Boston IV prenait l'avantage sur Prince Christian qu'il battait de cinq longueurs.



LE PRIX KÉRYM (Haies, 3.500 m., 15.000 francs).

Epsilon, Annibal VII et l'Impétueux prenaient le commandement dès le départ. Dans les tournants, Annibal VII, Sainte Freya, Capitaine Fracasse, Halbronnette et Conscrit menaient. Sur le plat, Capitaine Fracasse prenait l'avantage et battait Halbronnette d'une longueur et demie.

LA RÉOUVERTURE D'AUTEUIL

QUARANTE-QUATRE chevaux ont paru à Auteuil dimanche dernier, jour de l'ouverture. C'est un nombre très suffisant, et même relativement important, si l'on considère qu'il était presque entièrement composé de concurrents ayant fait le déplacement de Nice ou de Pau. Vingt-huit d'entre eux revenaient en effet de Pau; treize avaient couru à Nice seulement; huit seulement avaient passé l'hiver dans nos régions, et encore faut-il ajouter que trois d'entre eux avaient travaillé ailleurs qu'à Chantilly, La Morlaye ou Maisons. Est-il besoin de dire que cette quasi abstention, très anormale, de cette dernière catégorie de concurrents est une conséquence inévitable et prévue des rigueurs exceptionnelles de cet hiver? Les résultats ont été, d'une façon générale, tels qu'on devait les prévoir, c'est-à-dire, que les chevaux retour de Pau, mieux aguerris et plus nombreux, ont triomphé presque partout; que ceux de Nice ont eu une petite part et les autres rien. C'est à cet unique point de vue du reste, que les prévisions se sont réalisées. Le Prix de Billancourt, l'une des deux épreuves importantes, s'est terminé par la victoire de Boston IV, c'est-à-dire par une surprise.

Ce succès inattendu s'explique à merveille par deux raisons: le changement d'hippodrome, et le désavantage assez sensible que les chevaux ramenés de Nice depuis trois semaines et arrêtés quelque temps dans leur travail, ont eu sur ceux que la campagne de Pau, toute récente, avait mis complètement au point. Boston IV avait fait ses preuves à Auteuil, il offrait par là plus de garanties que Phébus et Calendal qui abordaient pour la première fois le parcours. La forme de Pau n'a en somme subi aucune atteinte véritable,

car il n'a pas réellement battu les deux chevaux qu'elle plaçait devant lui, Phébus et Calendal, tous les deux ayant culbuté à la rivière. Il a d'autre part bénéficié très certainement vis-à-vis de Prince Christian, Le Mont Saint Michel et Le Systémier, d'un avantage de condition; Prince Christian surtout semblait encore un peu gros et manquer d'un galop ou deux. Sans vouloir rabaisser son mérite et contester qu'il soit, à Auteuil surtout, un cheval utile, on peut dire que son succès a été un succès de circonstance.

Le changement d'hippodrome a joué également un rôle, et même je crois plus décisif, dans le résultat du prix Kérym, gagné par Capitaine Fracasse, ici la forme de Pau a été franchement démontrée. Le dimanche précédent, dans le prix du Palais d'Hiver, L'Or en Barre avait battu Koléah et Conscrit, qui eux-mêmes avaient précédé Capitaine Fracasse. Cette fois l'ordre a été tout différent: Capitaine Fracasse a battu Conscrit qui a fini lui-même devant L'Or en Barre et les autres. Je dois dire que, si le poulain de M. A. Veil-Picard avait échoué à Pau dans toutes ses tentatives, la dernière, un peu meilleure, laissait prévoir un retour de forme. Mais il n'en est pas moins vrai que son unique bonne course, il l'avait fournie à Auteuil, à l'automne. Je constate du reste que non seulement lui, mais aussi son runner-up Halbronnette, Conscrit qui était troisième, et son compagnon d'écurie Annibal VII qui était quatrième s'étaient particulièrement distingués à Auteuil. Le fait est surtout sensible pour Annibal VII, dont la course est meilleure que ne l'indique sa place à l'arrivée. Il aurait joué un rôle dans la lutte finale sans une faute à la dernière haie.

STUART.



LE PRIX DU CHÊNE-CAPITAINE (haies, 3.100 mètres, 4.000 francs).

Sir Peter a mené dès le départ, se détachant dans les tournants et battant facilement Ondée II par 3 longueurs. Mont-Boran était 3^e à 5 longueurs.



LE DÉPART DU CHAMPIONNAT DE PARIS DE CROSS-COUNTRY

Le départ du championnat de Paris de cross-country fut donné aux 218 concurrents devant les hangars de l'aérodrome de Juvisy. Dès le coup de pistolet, Dudant et Dumonteil se détachaient, suivis de Jacques Keyser.



LA SORTIE DU PARC

Après 2 kil. 500, Bonvicini et Delloye menaient devant Keyser, Grolleau et Dumonteil. A ce moment, étaient en tête le Racing Club de France et le Metropolitan Club. — En médaillon, le grand champion Jean Bouin soigne Scheffield, du Club de la Société Générale.



A LA POURSUITE DE KEYSER
Grolleau, qui terminera second, précède Bonvicini qui sera 5^e.



LE PELOTON DE TÊTE
Bonvicini, Keyser, Grolleau, Dumonteil et Delloye mènent la course. Jacques Keyser va bientôt se détacher pour gagner, par 12 secondes, sur Grolleau.



L'ARRIVÉE DE KEYSER
Jacques Keyser gagne le championnat de Paris de cross en 50 m. 26 s. 1/5.

LE CHAMPIONNAT DE PARIS DE CROSS-COUNTRY

Le championnat de Paris de cross-country, disputé à Juvisy dimanche dernier, a permis à Jacques Keyser de remporter une nouvelle et très belle victoire. C'est la sixième fois consécutive qu'il s'attribue le titre envié, qui fait de lui le grand favori du championnat de France et, peut-être, en l'absence de Jean Bouin, du championnat des Cinq Nations. Jamais il ne fut inquiété,

il se détacha dès la seconde sortie du terrain d'aviation, prenant 50 mètres à ses suivants immédiats. Dès lors la course était terminée : personne ne pouvait inquiéter le racingman, qui gagnait en 50 m. 26 s. 1/5, avec 12 secondes d'avance sur son camarade d'équipe Grolleau, 2^e, et 27 secondes sur un autre racingman, Denis, 3^e. La victoire par équipes revenait aisément au Racing.



LE DÉPART DU NATIONAL DE LIVERPOOL DE 1909

Trente-deux concurrents prenaient part au Grand National de Liverpool de 1909. La victoire revint pour la première fois à un cheval français, Lutteur III, que nous avons marqué d'une croix. Il était monté par Georges Parfremont.

NOTRE CHAMPION LUTTEUR III

PAR RENÉ RIONDET

L'ÉPREUVE qui inaugure la série des grandes courses anglaises de l'année, est le Grand National de Liverpool; elle se disputera le 27 mars et nos intérêts y seront fortement représentés par Lutteur III, qui tentera de renouveler son succès de 1909 dans la même épreuve et de s'inscrire à la suite des cinq chevaux dont le nom figure deux fois sur le palmarès du fameux steeple-chase.

Si notre champion parvient à réussir cette remarquable performance, il est à noter que l'intervalle écoulé entre ses deux victoires constituera un record: en effet Peter Simple a triomphé en 1849 et en 1853; Abd-el-Kader en 1850 et en 1851; The Lamb, en 1868 et en 1871; The Colonel, en 1869 et en 1870; Manifesto, en 1897 et en 1899.

Mais, au lieu de vendre la peau de l'ours, passons rapidement en revue la carrière de Lutteur III, afin d'apprécier les chances qu'il possède d'accomplir la lourde tâche qui lui est imposée.

Lutteur III est né en 1904 au haras du Perray, qui appartient à M. Gaston Dreyfus. Son père, Saint Damien, est renommé pour l'aptitude de ses produits sur les obstacles; quant à sa mère, Lausanne, qui appartient à la famille 1 et dont la mère, Sauterelle, a remporté le prix du Cadran, elle a eu, avant Lutteur III, Laura (mère de Loulia, de Lelio IV et de Listman) et, après lui, Langue de Chat, que nous avons vue gagner à Auteuil.

Lutteur III fut envoyé aux ventes de Deauville avec le lot des yearlings de son éleveur; il fut adjugé le 15 août 1905 pour 16.500 francs à M. James Hennessy.

Une fois arrivé à l'entraînement, il commença à donner des préoccupations à son entourage; ses jambes étaient fragiles et il ne courut ni à deux ans, ni à trois ans. En outre, durant ce laps de temps, il fut castré.

Mais les soins constants et éclairés que lui prodigua son habile entraîneur, G. Batchelor, finirent par l'emporter sur toutes les difficultés; et, à l'âge de quatre ans, il fit ses débuts, le 28 février 1908, dans une course de haies à Enghien. Il termina parmi les non placés; mais sa cote au moment du départ indiquait nettement le peu de confiance qu'il inspirait.

Cependant, dès sa seconde sortie qui eut lieu huit jours plus tard dans un steeple-chase à Saint-Ouen, il remporta une victoire très nette, quoique peu escomptée par son écurie qui le laissa partir à la cote de 19 contre 1.

Le 22 mars, pour son premier essai sur les obstacles d'Auteuil, il triompha encore une fois; mais, quatre jours après, sur le même hippodrome, il dut être arrêté en cours de route, à la suite d'un accident de parcours.

Cet accident fut assez grave pour nécessiter une assez longue interruption de travail; toutefois, grâce à la dextérité de Batchelor, Lutteur III put reparaitre vers le milieu d'octobre et fournir, jusqu'à la clôture, neuf performances sur le champ de course d'Auteuil. Ce furent d'abord trois sorties sans prétention, fournies, la première en haies et les deux autres en steeple, comme second représentant des couleurs, dont l'honneur était défendu par son compagnon d'écurie, Capiello.

Puis, pour son compte personnel, il finit second sur 4.000 mètres derrière Louarn, avant de remporter deux steeples dans lesquels son principal mérite fut de rester debout. Sa première victoire sérieuse fut acquise dans le prix de Montgomery, devant Creusotin et le favori Quasimodo; enfin, après avoir échoué dans le prix de La Haye-Jousselin derrière Pharaon et Le Vexin, il termina la saison en s'adjugeant un steeple handicap sur 4.500 mètres.

Pendant l'hiver, Batchelor, qui avait une grande confiance dans la valeur de son pensionnaire, poussa avec soin sa préparation en vue du Grand National de 1909. Il lui fit faire sa rentrée le 18 février, à Auteuil, dans une course de haies, qui lui fut enlevée d'une courte tête par Bon. Cette performance, qui prouvait son excellente forme, fut pleinement confirmée lorsqu'après son débarquement en Angleterre, le 10 mars, il remporta facilement, à Hurst Park, le Champion Steeple-Chase, dans lequel il rencontrait à poids égal trois chevaux âgés, dont l'expérience et la qualité étaient reconnues.

Après ce dernier galop public, il triompha le 26 mars dans le Grand National sous le poids de 68 kg 1/2. Nous ne reviendrons pas ici sur tous les

détails de cette victoire; bornons-nous à noter qu'elle fut très nette, qu'elle marquait le cinquième succès à l'actif des chevaux de cinq ans dans cette épreuve et qu'elle constituait la première réussite d'un concurrent entraîné en France et appartenant à un propriétaire français.

Rentré en France, Lutteur III se présenta le 29 avril à Auteuil, dans une course de haies, où il fut non placé.

Il ne reparut plus en public pendant dix-neuf mois. En décembre 1910, à la fin de sa sixième année, il se plaça une fois troisième et une fois second sur les gros obstacles d'Auteuil.

Il commençait alors sa préparation pour le Grand National de Liverpool. A la réouverture de la saison de 1911, il courut trois fois à Auteuil: non placé en haies, troisième en steeple, puis premier en steeple, devant Gribouille et Calomel.

Après avoir remporté, à Hurst Park, l'Open Steeple-Chase, il affronta pour la seconde fois le parcours de Liverpool. C'est la fameuse année où le Grand National échut à l'unique candidat resté debout; il y eut un grand nombre de chutes, et les chevaux dépourvus de cavaliers générèrent beaucoup les concurrents. Lutteur III fut la victime d'un semblable incident: en prenant son élan pour franchir le septième obstacle, il fut dérangé par la bousculade d'un cheval en liberté et, au lieu de passer de l'autre côté du fence, il se retrouva à califourchon dessus, sans que son jockey eût été désarçonné. Si bien que pour l'unique chute de sa carrière de steeple-chaser, on peut dire qu'il ne tomba même pas.

De retour en France, il échoua le 30 mai dans le Steeple-Chase annuel d'Enghien et se plaça troisième le 18 juin dans le Grand Steeple d'Auteuil, derrière Blagueur II et Cheshire Cat.

Ensuite, seconde disparition plus longue que la première, puisqu'elle dura vingt-neuf mois, jusqu'au 2 décembre 1913. A cette date, Lutteur III effectua une rentrée victorieuse à Auteuil devant La Topaze et Tour du Monde; puis il termina la saison par un succès sur 4.000 mètres devant Lord Loris et Trianon III. Telle est la carrière de notre champion; depuis sa quatrième année jusqu'à l'âge de dix ans qu'il a atteint maintenant, il a couru 28 fois: 5 courses de haies, dans lesquelles il fut 1 fois second et 4 fois non placé; 23 steeple-chases, dans lesquels il fut 12 fois premier, 2 fois second, 4 fois troisième, 3 fois non placé, 1 fois arrêté, et 1 fois tombé (à Liverpool).

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer du cheval, admirable sauteur et performer résistant, ou de l'entraîneur, habile homme de l'art qui a su mener à bien une tâche aussi délicate. Espérons qu'après le 27 mars, nous devrions comprendre, parmi nos louanges, la maîtrise du jockey: mais celui-ci sera, cette fois, Alec Carter, et ce simple énoncé nous dispense de plus amples commentaires.

RENÉ RIONDET.

LES NUMÉROS DOUBLES DE LA VIE AU GRAND AIR

Nos lecteurs savent que chaque mois nous publions un numéro double à 1 franc, consacré à une grande question sportive ou d'actualité.

La liste de nos numéros doubles est déjà imposante. Elle s'établit ainsi: L'ÉDUCATION PHYSIQUE, paru le 22 mars 1913.

L'ENTRAÎNEMENT DANS LES SPORTS, paru le 7 juin 1913.

LES GRANDS PRIX DE L'A. C. F. ET HIPPIQUE, paru le 5 juillet 1913.

LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE, paru le 7 août 1913.

OU EN SOMMES-NOUS? OU ALLONS-NOUS? (aviation), paru le 6 septembre 1913.

LA SITUATION ACTUELLE DE L'AUTOMOBILE, paru le 18 octobre 1913.

LE STYLE DANS TOUS LES SPORTS, paru le 15 novembre 1913.

LA BOXE, paru le 30 janvier 1914.

Pour se les procurer, il suffit de nous adresser 1 franc par numéro. Nous devons ajouter à cette énumération le numéro de Noël de 1913, consacré aux exploits fameux dans tous les sports, et dont le prix est de 2 francs.

LA VIE AU GRAND AIR